Roman complet : LE RAYON VERT, par Plunian NOVEMBRE 1936

LE FILM

10c



Monique Rolland



"Oui, c'est ce que j'ai dit—à partir de ce moment vous pourrez fumer les Sweet Caporals d'un autre!"





"J'EMPLOIE LE NOUVEAU BIJOU DANS MES MEILLEURES RECETTES"
dit MME. ANNE FACELLA, Montréal, P.Q.
Mme. Anne Facella, 5524 Onzième Ave., Montréal, déclare que le Bijou donne, à ses gâteaux les plus fins, une saveur exceptionnellement exquise. "Il est aussi bon ou même meilleur que les shortenings les plus coûteux", dit Mme. Facella.
Merci, Mme. Facella! Des essais prouvent que le nouveau Bijou se mélange plus vite, donne des gâteaux plus légers et à texture plus fine . . . de la pâtisserie et des biscuits plus tendres que ne le font les shortenings "coûteux", à plusieurs cents de plus la livre! Il est donc inutile d'acheter un shortening à prix élevé pour vos meilleures recettes! Le Bijou les fait à la perfection, et il est assez bon marché pour être employé tous les jours! Essayez le Bijou demain. Inscrivez-le sur votre liste d'épiceries. Swift Canadian Co., Limited.
Essayez cette Recette Primée pour des "MUFFINS DE SON SUCRÉS"
1 tasse shortening Bijou, 3/4 tasse cassonade, 1 oeuf battu, 2 tasses farine à gâteaux tamisée ou 1 3/4 tasse farine de blé dur tamisée, 1 c. à thé bicarbonate de soude, 1/2 c. à thé sel, 2 tasses son, 3/4 tasse lait.
Mélangez le Bijou, la cassonade et l'oeuf de battez jusqu'à consistance légère. Tamisez ensemble la farine, le bicarbonate de soude et le sel; ajoutez le son. Ajoutez cela, alternativement avec le lait, au mélange de Bijou, et en mélangeant bien après chacun. Versez dans des moules à muffins graissés au Bijou et faites cuire au four chaud, 400°, environ 20 minutes.
Mrs. D. E. Holder, Toronto
Jewel
Swift's Jewel
Swift's Jewel Shortening
Purely Vegetable
ECRIVEZ AUJOURD'HUI à Swift Canadian Co., Ltd., Dépt. JT-14, Toronto, pour recevoir un exemplaire du livre de cuisine illustré du nouveau Bijou, intitulé "129 Recettes Primées". Envoyez 25c ou le dessus d'un paquet de Bijou avec 10c pour frais d'envoi. La vogue est au Bijou, le premier shortening de qualité superfine, à prix raisonnable.



Photo Pathé-Natan

Gaby Morlay

Volume 17, No 4
•
AU NUMERO -- -- 10 cts
ABONNEMENT -- -- $1.00
Entered as second class matter at the P. O. of St. Albans, Vt.

LE FILM

LES PUBLICATIONS
POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
MEMBRES DE L'A. B. C.

NOVEMBRE 1936
•
975, RUE DE BULLION
MONTRÉAL, CANADA
Téléphone : PLateau 9638 *

Le Caractère des Vedettes

Ah ! les beaux jours que ceux où Gloria Swanson et Pola Negri se livraient des guerres sans quartier et considéraient les studios Paramount comme le champ clos de leurs querelles personnelles !

En ce temps-là, la Swanson, ayant découvert que la Negri était superstitieuse et craignait horriblement les chats noirs, soudoya tous les machinistes, si bien que sa rivale marchait de syncopes en crises de nerfs, ne pouvant plus faire un pas sans voir de sombres félins lui partir dans les jambes. Au reste, elles étaient d'égale force et aucune ne s'avoua jamais vaincue.

En ce temps-là, Clara Bow et Evelyn Brent se crépaient le chignon à propos du beau Gary Cooper qui, se sentant assez godiche, ne savait où donner de la tête. Jetta Goudal, au cours d'une prise de vue, se mettait à déchirer sa robe sous prétexte que la couleur ne lui en plaisait pas.

En ce temps-là, les producteurs savaient sacrifier quelques milliers de dollars aux humeurs changeantes de leurs vedettes et n'en voulaient pas à ces jolies personnes quand elles leur manquaient de parole, rompaient leurs contrats et n'étaient pas encore des hommes d'affaires corrects.

Mais les temps sont changés et les actrices aussi.

Shirley Temple, elle-même, à qui ses sept ans donneraient pourtant bien des droits, est désespérément polie, docile, accommodante. Les films se terminent généralement sans accidents, dans les délais prévus. Les habilleuses blanchissent moins tôt. Garbo devient gracieuse et reçoit amicalement les journalistes. Ceux qui approchent les grands acteurs croient leur rendre service et à nous aussi, en jurant qu'ils sont (hommes et femmes) on ne peut plus popotes, que ce sont de vrais bourgeois, qu'ils ne font pas d'embarras, discutent posément leurs contrats, et lorsqu'ils ont signé, tiennent leurs engagements.

D'autre part, on a fait croire aux jeunes étudiants que c'était une qualité d'être souple, d'avoir toujours le sourire, et d'éviter les injures, les grossièretés. *Et Hollywood devient funèbre.*

Joan Crawford qui, autrefois, hurlait dès que quelqu'un mettait les pieds dans sa loge, est devenue douce comme une brebis. Récemment, Loretta Young crut devoir tout de même un peu rouspéter parce que, dans la publicité de « *Private Number* », le nom de Robert Taylor était deux fois plus important que le sien, mais elle le fit avec un tact, une discrétion qui découragèrent tous ceux que désole cet état de choses. Johnny Weissmuller tient sans doute Lupe Velez de très près, car on ne l'entend plus, et Katharine Hepburn, après un joli départ, est complètement assagie.

Il y a bien Margaret Sullavan ... Celle-là mériterait d'être de la vieille école. Et il n'y a pas si longtemps, Henry Fonda, son ex-mari, rentrait le cou dans les épaules rien qu'en entendant prononcer son nom.

Combien d'artistes français feraient bien d'aller s'assouplir un peu le caractère à Hollywood. Raimu, par exemple !

On est prêt à tourner. Il arrive. C'est déjà tout un travail de le mettre en train. Enfin, ça y est. On fait un premier essai. Naturellement, il faut recommencer (au cinéma, on recommence toujours). Alors Raimu s'assied, se carre et tonitrue (avec l'assent, mes amis !) :

— Nein ! nein, nein, je suis trop fatigué ! ... Vous ne comprenez pas comme il est fatiguant ce rôle, nein ? ... Il est écrasant, je vous le dis, é-cra-sant ! ...

(Quitte à ronchonner ensuite parce qu'il n'a pas assez à dire et que son partenaire a trop d'« effets » dans son rôle.)

Et puis, il n'a jamais assez de temps pour déjeuner. On l'a fait lever trop tôt, on veut le faire coucher tard. On veut sa mort. Le producteur, le metteur en scène, l'accessoiriste, tout le monde veut le tuer sous la peine ...

Nous avons Harry Baur aussi. Lui, c'est autre chose : ce n'est pas de la paresse, ni du mauvais caractère, mais il ne veut pas être embêté, voilà tout.

Quant à Danielle Darrieux, il faut savoir la prendre. Ça ne va pas toujours du premier coup parce qu'elle n'est pas toujours bien en train ; quelquefois même, on est au bord du drame ... Puis, parce que c'est une grande petite bonne femme, tout s'arrange, alors qu'on n'espérait plus.

JEAN LINTON
(Cinémonde)

GRACE MOORE, *que nos lectrices semblent aimer tout particulièrement. C'est à la demande de plusieurs d'entre elles que nous publions de nouveau sa photo.*



Luise Rainer

Nous verrons bientôt cette grande actrice M.-G.-M. dans le film « *The Good Earth* », avec Paul Muni.

MON ENTREVUE AVEC

JOAN MARSH

par Christo Christy,

Correspondant du "FILM" à New-York



Nous attendions Joan Marsh dans l'immense bureau de M. Norton V. Ritchey, gérant général du service d'exportation de la Compagnie Republic Pictures.

De cet endroit, au vingt-deuxième étage, la vue est splendide. D'un seul coup d'œil on embrasse presque entièrement Manhattan avec ses gratte-ciel et sa vie active condensés en un espace si petit. Central Park nous apparaît comme une fourmillière.

La porte s'ouvre et MM. Robert Soccao et Kestembaum nous présentent Joan Marsh.

Joan Marsh est encore une belle fleur printanière. C'est à la fois une combinaison de violettes et d'orchidées. De violettes, à cause de sa très grande simplicité, sa modestie remarquable ; d'orchidées, par la fraîcheur de sa beauté toute juvénile.

D'ailleurs le photographe attitré du *Film* à New-York, Monsieur DeBellis, a fait de très belles études de la jeune actrice, dont quelques-unes seront reproduites prochainement.

Et cette beauté de jeune fille est naturelle. Joan emploie très peu de cosmétiques. Seulement une légère application de mascara sur ses longs cils, et un soupçon de rouge sur ses lèvres. Ses cheveux sont blonds. Son teint n'est pas éclatant, mais uniformément beau.

Joan Marsh est née à Hollywood, il y a vingt ans. Ce blond bébé joufflu, avec ses grands yeux et son sourire qui savait désarmer même les plus indifférents, se fit un jeu de gagner rapidement tous les cœurs. Alors, dès qu'elle apparaissait, tout travail cessait, chacun s'empressait de prodiguer à qui mieux mieux ses plus belles caresses.

A neuf mois, elle joue dans un film intitulé : *Hearts Aflame*, où la petite étoile miniature remporta un véritable succès distinctif.

A l'âge de neuf ans, elle était le plus jeune membre de l'American Life Saving Corps. Et à seize ans elle devint une véritable héroïne, quand elle sauva un enfant des flots.

Quelque temps après cet exploit, elle fit son premier film comme étoile : *Three Girls Lost*, et depuis elle a joué successivement des rôles de premier plan dans des films tels que *Daddy Longlegs, Pollyanna, All Quiet on the Western Front, Shipmates, Dance Fools, Dance, Are You Listening, Maker of Men, Speed Demon, Three Cornered Moon. You're Relling Me, Many Happy Returns* et *We're Rich Again*. Son dernier film, et l'un de ses meilleurs rôles, est celui de la jeune héritière dans le film musical Republic : *Dancing Feet*, où elle se révèle aussi bonne danseuse qu'actrice.

JOAN MARSH *et* EDDIE NUGENT *dans « Dancing Feet »*.

L'enfance de Joan Marsh s'est donc passée parmi les plus grandes étoiles du cinéma.

Elle fit ses études avec des institutrices privées. Sa famille ayant toujours connu l'aisance, elle ne souffrit jamais des privations de certains de ses compatriotes de la colonie de Hollywood.

Il faut donc dire aussi, que dès son jeune âge elle montra des aptitudes pour la scène et le cinéma. Ce fut sa première ambition. A vingt ans, elle en caresse une autre dont nous parlerons plus loin.

On a fréquemment dit que Joan était la sœur de Mirian Marsh, jeune vedette de la compagnie Columbia. Il n'en est pas ainsi. Ces deux jeunes artistes ne sont pas sœurs, mais de très bonnes amies seulement. Et c'est déjà beaucoup à Hollywood.

Joan Marsh n'est pas forcée de suivre un régime pour garder sa taille mince. Elle s'adonne seulement à ses sports favoris, la natation et le tennis. Joan est aussi une grande liseuse.

Nos lectrices seront sans doute étonnées de savoir qu'à New-York, quoique seule et sans surveillance, Joan Marsh se retire toujours dans un hôtel spécialement institué pour jeunes filles. Ainsi il ne lui est permis de recevoir le *sexe fort*

qu'au salon proposé aux pensionnaires de la maison. Nous avons rendu visite quelquefois à Joan après l'entrevue que nous avons eue avec elle. C'est pourquoi, étant devenu de ses amis, nous pouvons aujourd'hui causer d'elle avec plus de loisir et de facilité.

Joan croit que la vie commence, ou plutôt commencera réellement le jour où elle rencontrera l'homme à qui elle doit se lier pour toujours. Joan nous explique à sa manière bien personnelle ce que sera le résultat fort simple de cette rencontre. Ceci est la plus grande ambition de sa vie, celle dont nous devons faire mention. Et n'est-ce pas à quoi rêvent toutes les jeunes filles ?

Au milieu de la pièce où nous étions assis en groupe, Joan se leva et en marchant le dos un peu voûté, dit : « J'espère que je rencontrerai celui qui partagera ma vie avant que mon dos soit trop courbé. Cette rencontre sera bien ordinaire, dit-elle. Un jour, au hasard, je le sais, j'apercevrai mon « prince charmant », je le regarderai dans les yeux, lui aussi me regardera de la même façon et ce sera fait comme ça, nous nous comprendrons désormais pour toute la vie. »

Je suis persuadé que plusieurs parmi les personnes présentes à cette déclaration, ont soudainement souhaité posséder cette étincelle dans leur regard. Mademoiselle Marsh est si richement douée que ses talents s'exercent sur toutes sortes de choses. Récemment, quand elle s'intéressa au dessin, comme passe-temps, elle devint si habile qu'on vendît à son grand étonnement quatre de ses œuvres.

Elle vient également d'écrire une chanson, *My Very Own*, qui promet d'être populaire à la radio.

Joan Marsh parle aussi un peu le français et surtout le comprend mieux qu'elle ne le parle en réalité. Elle a déjà visité le Canada et principalement Montréal.

Elle détient le record pour les tournées personnelles, ayant donné des représentations sur la scène pendant vingt-cinq semaines consécutives ; la plus longue tournée jamais faite par une jeune étoile du cinéma américain.

Joan imite à la perfection certaines étoiles. Elle se plaît surtout à donner des imitations de Joan Crawford. Sur la photo qu'elle a autographiée spécialement pour *Le Film* (page 9), nos lecteurs remarqueront une certaine ressemblance avec l'excellente Joan Crawford.

Comme exemple de sa promptitude à la répartie, elle fut confrontée dernièrement avec une situation qui aurait pu être embarrassante pour une étoile douée de moins d'assurance et de personnalité. Engagée pour faire une apparition personnelle au Théâtre Roxy, avant la première de son film Republic, « *Dancing Feet* », elle découvrit à la onzième heure que son rôle manquait et forcément dut paraître sur la scène sans préparation. Elle se tira adroitement de la situation en se mêlant si bien à l'orchestre par ses réparties et ses numéros de danse, que l'audience charmée la rappela plusieurs fois.

Dans son dernier film, Joan Marsh lance aussi une nouvelle danse qui fera certainement fureur. Cette danse se nomme « Riviera ». Elle fut créée par Nick Condos, une autorité en chorégraphie.

Autre chose encore : Joan Marsh ne porte jamais de bijoux. « Le seul bijou que je possède, dit-elle, est une petite montre-bracelet. Une femme est toujours plus avantageusement séduisante, quand elle est dépourvue d'artifices. ».

CHRISTO CHRISTY

■ ■ ■

■ Nino Martini, célèbre chanteur d'opéra, est aussi un sculpteur sur bois ; il a sculpté la figure de nombreuses vedettes de l'écran . . . Les bijoux que portaient Ruth Chatterton dans « *Dodsworth* » sont évalués à $260,000 . . . Les ancêtres de Henry Fonda, venus de Gênes, émigrèrent en Amérique il y a trois cents ans . . . Paul Lukas est un très habile escrimeur . . . Depuis douze années qu'elle fait du cinéma, Mary Astor a paru dans quatre-vingts films. Son dernier est « *Dodsworth* ». . . . Rosalind Russell débuta comme danseuse dans un cirque ; puis elle passa dans les clubs de nuit, les vaudevilles, au théâtre puis au cinéma . . . A l'âge de deux ans, Madge Evans posa pour les annonces du « Fairy Soap ». Ce furent ses débuts devant la caméra . . . Jean Arthur possède le plus beau jardin de fleurs à Hollywood . . . Ken Maynard fut le premier acteur cow-boy à jouer dans un film parlant . . . Les ancêtres de Ronald Colman étaient Ecossais ; durant la guerre, Ronald appartenait au fameux régiment London Scottish.

■ Les vedettes de l'écran, ont, elles aussi, leurs petites crises de nerfs. Marion Davies, par exemple, ne peut souffrir les snobs, les interviews . . . et les taxes sur le revenu. Nigel Bruce déteste les efféminés, genre « singes de salon ». Leslie Howard avoue que la Mode l'embête avec ses ukases soi-disant impérieux. Kay Francis, une des actrices les plus photographiée à Hallywood, abhorre poser devant un appareil. Bette Davis voue aux cent diables les personnes prétentieuses et maniérées. Josephine Hutchinson méprise la politique et les politiciens.



MARY ELLIS *et* WALTER PIDGEON, *un « pidgeon » qui roucoule* . .



ROCHELLE HUDSON *et* RICHARD CROMWELL.



Cette photo de Joan Marsh a été remise pour *Le Film* à notre correspondant new-yorkais Christo Christy.

Joan Marsh

LES DEUX PLUS GRANDS COMEDIENS DE L'ECRAN :

LAUREL et HARDY

Par Elgé Hesse, correspondante du "FILM" à Hollywood

Qui ne connaît ces deux comédiens dont les gaffes et les déboires ne se comptent plus, qui rejettent l'un sur l'autre les gaucheries les plus baroques, et qui sont peut-être, dans le genre burlesque, les deux plus grands comiques du moment : Laurel et Hardy ?

C'est aux studios Hal Roach que j'ai fait leur connaissance.

« Il n'y a rien de bon à tirer d'un individu comme moi », me déclare sans ambages Stan Laurel. « J'ai reçu une éducation très spasmodique. De temps en temps j'ai fréquenté l'école, le plus souvent je m'en suis abstenu. Mon père et ma mère étaient professionnels. Pendant que mon père écrivait des scénarios et des pièces de tous genres, ma mère faisait du théâtre. »

Laurel semble très flatté des succès que connurent naguère ses parents. Il possède tout un gros album rempli de photographies de ces derniers dans les diverses pièces de théâtre qu'ils ont interprétées.

« Je me suis instruit en voyageant, j'étais assez bon observateur, et j'apprenais facilement. Tout me frappait, et je ne m'arrêtais pas, je vous assure, à pleurer sur les êtres et les choses. Tant d'événements peuvent nous faire rire, et la vie est si courte, et tant de choses servent à nous renseigner... »



LAUREL EST UN TIMIDE. Tel qu'il apparaît à l'écran, Laurel possède ce genre de timidité qu'il affiche, bien qu'à un degré atténué. Toutefois, après que la glace est rompue, c'est-à-dire lorsque les premières phrases sont échangées, et qu'il est mis en verve, sa conversation est celle d'un homme renseigné et qui cause bien. Il n'aime pas aller à Hollywood à moins d'y être obligé. Il aime les romances médiévales et les récits de vies aventureuses le passionnent. Il va souvent au cinéma. La lecture est l'un de ses passe-temps favoris. Son accent est anglais et sa démarche est athlétique. Il a les yeux bleus, un regard expressif qui saisit tout, et ses cheveux sont bruns. Il mesure cinq pieds dix pouces et pèse 155 livres. Il est né en 1895, et il est fier de sa fille unique. Après une jeunesse écoulée un peu partout, il apprécie la vie familiale. Ses amis savent combien il est hospitalier et aiment chez lui deux choses : son humour et son goût de la musique.

Aucun acteur n'aime plus la tranquillité que lui. Il est excellent jardinier en dehors du temps qu'il consacre au tennis et à la pêche.

Bien que se trouvant heureux en Amérique, il reste un fervent des Iles Britanniques, son pays.

A l'âge de sept ans, il débuta et chanta *The Lights of London*. A quinze ans, il s'affranchit de toute tutelle, et devint comédien à travers

(*Lire la suite page 44*)



De gauche à droite, LONA ANDRE, OLIVER HARDY, STAN LAUREL, IRIS ADRIAN, *dans « Our Relations. »*



Le plus beau drame d'amour

Si vous n'avez pas encore vu « *Roméo et Juliette* », qui n'a passé jusqu'ici que dans un seul théâtre de Montréal, voyez sans faute ce beau film quand il reviendra à l'écran. Norma Shearer, Leslie Howard, John Barrymore, Edna May Oliver, Basil Rathbone, Ralph Forbes, Reginald Denny, tous et toutes jouent à la perfection dans cette pièce immortelle de Shakespeare qui nous montre la haine de deux familles : les Capulets et les Montaigus.

Ce film Metro-Goldwyn-Mayer, dirigé par feu Irving Thalberg, ancien mari de Norma Shearer, a coûté des sommes fabuleuses. Un seul des manteaux que porte Leslie Howard (Roméo), coûte la somme de mille dollars.



MYRNA LOY

Née à Helena, dans l'Etat du Montana, une région sauvage et ardente. Très jeune, elle apprend l'équitation et surtout elle court les montagnes. Le père mort, la famille va s'établir en Californie. La jeune Myrna voulait apprendre la statuaire. Mais un jour un artiste photographe prend d'elle quelques poses exotiques : Rudolph Valentino est fascinée et il l'exige pour un rôle de femme fatale dans son film « *Cobra* ». L'actrice malgré elle n'est pas satisfaite de son interprétation ; cependant, par nécessité, elle doit solliciter des emplois de figurante. Grâce aux photos tant admirées de Valentino, on lui fait jouer les métisses, les Chinoises, les femmes fatales ; mais ces rôles sont bien secondaires. Enfin ! elle est la vedette d'un film : « *Renegade* », avec Warner Baxter. C'est la gloire ! Elle tourne par la suite un grand nombre de films, de plus en plus beaux... Myrna Loy mesure cinq pieds cinq pouces ; cheveux et yeux noirs. Son grand plaisir est la lecture de biographies et le piano.

Diverses photos de l'incomparable MYRNA LOY, *vedette de la M.-G.-M.*

WILLIAM POWELL

On ne peut parler de Myrna Loy sans penser à William Powell. Ils ont joué si souvent ensemble qu'on les a vite mariés . . . en imagination . . . William Powell reçut le nom de William Powell le 29 juillet 1892, à Pittsburg. Après ses études primaires, il entra au « high school » en 1907. Mais il déclara bientôt à ses parents qu'il voulait devenir acteur. N'ayant pas d'argent pour entrer à l'Académie des Arts dramatiques, il emprunta d'une vieille tante ; treize ans plus tard, il remboursait les $700. En attendant, il joua dans de modestes théâtres, mais jusqu'en 1913, il était toujours « à sec ». En 1913, en effet, il joue un rôle important dans une pièce à succès. Puis il parcourt les grandes villes américaines, avec des hauts et des bas. Il joue pour la première fois au cinéma, dans « *Sherlock Holmes* », avec John Barrymore. Les engagements pleuvent, et depuis il appartient au cinéma . . . William Powell a six pieds de taille et pèse environ 160 livres ; yeux bleus et cheveux châtains foncés. Très sportif, il préfère le tennis et les cocktails bien tassés.

Les meilleures photos de WILLIAM POWELL, *le plus agréable partenaire de Myrna Loy.*





Huguette Duflos, de la Comédie Française.

Huguette Duflos

Il est inutile de rappeler la carrière, jusqu'ici si brillante, d'Huguette Duflos, une grande amie du *Film* qui a eu la gentillesse de nous écrire de charmantes choses sur notre revue et surtout sur le public canadien qu'elle connaît et qu'elle aime. Elle appartenait à la Comédie Française lorsqu'elle débuta à l'écran. Rappelez-vous quelques-uns de ses grands succès au cinéma : la *Flambée*, l'*Instinct*, la *Femme inconnue*, *Travail*, les *Mystères de Paris*, etc.

Elle a raconté, avec l'esprit qu'on lui connaît, ses débuts. Convoquée un matin au studio de Vincennes, elle s'y présenta à neuf heures, habillée, maquillée, prête à tourner. Autour d'elle, les machinistes plantaient un décor, des électriciens s'activaient autour d'appareils bizarres qui faisaient à la débutante l'effet d'appareils de torture échappés des tribunaux de l'Inquisition. Huguette regardait de tous ses yeux, qui sont beaux, car on ne tournait toujours pas. Elle interrogea le brave Pouctal sur les causes de ce retard. « Mais on va tourner », dit le comédien, en s'enfuyant. Les heures passèrent. Dix heures, midi . . . On déjeuna et l'on recommença à attendre . . . Deux heures, trois heures ! A quatre heures, Huguette avait regagné sa loge et commençait à se déshabiller, lorsque Pouctal reparut.

— Eh bien ! on n'attend plus que vous pour tourner ! Comment n'êtes-vous pas prête ?

La petite Huguette était abasourdie ; il y avait de quoi, avouons-le. Alors, on vit ceci : comme elle avait déjà enlevé ses souliers, le bon Pouctal s'agenouilla devant elle et lui remit les chaussures qu'elle venait de quitter. Ce geste dissipa les larmes d'énervement qui emplissaient déjà ses yeux.

On resterait des heures à égrener les souvenirs d'Huguette qu'un de nos jeunes et charmants écrivains, Maurice Bourdet, a, pour notre joie, réunis en volume.

■ Pour la première fois, Tino Rossi est monté en avion. Après avoir terminé son second film, « *Au son des guitares* », il s'est embarqué à Marseille pour la Corse, son pays natal. « *Au son des guitares* » est un film musical qui retrace quelques épisodes de la vie du célèbre chanteur.

■ Henri Garat connut sa femme tout à fait par hasard, dans un train. La future Mme Garat, danseuse anglaise, quittait à la hâte Nice pour Paris où elle avait un engagement. A coups de pourboires, elle réussit à obtenir pour elle un compartiment. Mais au moment de partir, le contrôleur vint lui dire que le populaire Henry Garat désirait partager son compartiment, les autres étant complets. De là à flirter, il n'y avait qu'un petit pas. Dîner au champagne en arrivant à Paris. Et bientôt mariage. Mme Garat apprécie ainsi son mari : « C'est un très bon garçon. » Et maintenant qu'il est père de famille, il est encore plus sérieux . . . apparemment !

■ Gitta Alpar, l'inoubliable interprète de « *Disque 413* », est née à Budapest. A Vienne, elle eut les meilleurs professeurs de chant. Elle se destinait d'abord à l'opéra ; mais ce genre étant aujourd'hui peu recherché, elle fit tout simplement de l'opérette. Ça ne lui réussit pas mal puisqu'elle est maintenant célèbre dans toute l'Europe. Etant d'origine juive, elle fut chassée d'Allemagne par les Hitleriens ; elle était alors l'idole des Berlinois. Elle se rendit à Londres où on la reçut triomphalement. C'est à cette époque qu'elle dut divorcer ; elle garda avec elle son bébé, la jolie Julika-Violetta. Dans « *Disque 413* », Gitta Alpar portait les cheveux blonds ; en réalisé ils sont du plus beau brun, comme ceux des gitanes.



LYS GAUTY, *vedette de cinéma et chanteuse pour disques Polydor que nous entendons souvent à la radio.*



DANIÈLE PAROLA, *une des plus grandes artistes françaises du cinéma.*

Vedettes Françaises

Par André ROY, correspondant du "FILM" à Paris

■ Orane Demazis, que nous reverrons avec joie dans « *César* », est née à Oran, en Algérie. De là, elle se rendit à Paris et entra au Conservatoire. Vinrent ensuite de nombreux rôles dans des théâtres de Montmartre. Elle n'a paru que dans trois films — « *César* » sera le quatrième — mais tous sont de véritables chefs-d'œuvre.

■ C'est bien la blonde Yvette Lebon elle-même qui chantait dans « *Marinella* », ce qui a étonné beaucoup de ses admirateurs. D'ailleurs, il n'y a rien que cette bouillonnante personne ne sache faire : elle pratique tous les sports, chante, danse. Mais jusqu'à présent elle a toujours refusé de se marier. « Je tiens trop à mon indépendance pour renoncer au célibat », dit-elle.

■ Pierre Blanchar, l'inoubliable Roskolnikov de « *Crime et Châtiment* », est un grand amateur de yachting. Il est propriétaire d'un beau yacht à moteur avec lequel il se rend de Paris aux studios de Joinville. Son yacht porte le nom de *L'Ile-des-Loups*.

Lyne Clevers

Née un 22 octobre, à Paris, de parents acteurs qui parcouraient toute la France. Dès l'âge de huit ans, elle fait des tournées théâtrales avec sa famille, ce qui est peu profitable



LYNE CLEVERS, *vedette de cinéma et célèbre chanteuse parisienne. (Photo Lara).*



DANIÈLE DARRIEUX, *la vedette française dont nos lectrices nous entretiennent le plus depuis quelques semaines. Ce sont les films de la UFA qui ont lancé cette charmante vedette dont le talent émouvant fait l'admiration du public canadien, l'un des plus difficiles et des plus avertis.*

pour les études ; mais, quand même, elle apprend le chant, la danse, la comédie ! Aux approches de la vingtaine, son père veut la diriger vers le journalisme, mais elle résiste gentiment et fermement. Elle continue donc à monter sur les planches.

Au cinéma, elle débuta il y a quatre ans environ. Depuis, elle a tourné plus de trente films, parmi lesquels : *Les bleus de l'amour, Mam'zelle Spahi, Le cavalier Lafleur, Princesse Czardas, Le billet de mille, C'était un musicien, Jeunes filles à marier* (en couleurs).

En son particulier, c'est une personne très vivante qui déteste les endroits tranquilles à la campagne ou à la mer. Pour ses vacances, quand elle en prend, elle préfère les places bruyantes. Elle est une grande admiratrice de Sinclair Lewis et d'Alphonse Daudet.

Yeux bleus et cheveux auburn.

Adresse : 18, rue du Mont-Cenis, Paris.



GABRIEL GABRIO et JOSSELINE GAEL dans une scène du film Ufa de la production Alfred Greven : « Puits en flammes ».

HENRY GARAT dans le film Ufa de la production Max Pfeiffer : « Les Gais Lurons », tournée sous la surveillance de Raoul Ploquin.

"PUITS EN FLAMMES"

"LES GAIS LURONS"

Au centre : GEORGES RIGAUD *et la blonde* JOSSELINE GAEL *dans le film: « Puits en flammes ».*

Ci-dessous, deux scènes de « Les Gais Lurons », dont les deux principaux rôles sont tenus par LILLIAN HARVEY *et* HENRY GARAT.



Fernand Gravey

(*Photo Intran-Studio*) — *Adresse de Gravey : 2, rue de Buzenval, Saint-Cloud (S. et O.), France.*

• LE RAYON VERT

I

— Tu déjeunes à la maison aujourd'hui, René ?

— Non, maman. Je vais profiter de l'absence de Pierre et Huguette pour faire un tour en mer, jusqu'à Belle-Isle. J'y passerai la nuit. et ne reviendrai que demain.

— Bien. Sois prudent, mon petit ! As-tu suffisamment d'argent ?

— Sûrement pas ! Il me faudra bien deux ou trois billets pour finir le mois.

— Ton père doit être au jardin. Va les lui demander. Moi je n'ai guère que quinze cents francs dans mon sac.

— Donne-les toujours, maman. Papa fera le plein.

Mme Bressac eut un rire plein d'indulgence en tendant à son fils les deux larges coupures :

— Ah ! grand sacripant ! dit-elle. Toujours le même ! . . . Je suis bien certaine que tu ne lui feras quand même pas grâce d'un centime sur les trois mille francs qu'il te fallait !

René Bessac embrassa sa mère avec un entrain gamin puis, sentencieusement:

— Il faut que l'argent roule ! dit-il.

— Ah ! tu te charges de lui faire faire de la route, toi ! taquina-t-elle.

— Parbleu ! Ce ne serait pas la peine d'avoir pour père un magnifique épicier de l'envergure d'un Félix Potin.

Le visage de Mme Bessac se rembrunit :

— Un épicier ! répéta-t-elle sur un ton de reproche. Tu as de ces mots !

— Le mot propre, maman ! J'appelle un chat un chat et papa un épicier ! Quel mal à ça ? C'est très honorable d'être épicier et de trôner derrière de beaux comptoirs qui valent de l'or ! J'aime mieux être le fils d'un épicier bien renté que celui d'un duc qui n'aurait pour se nourrir que la contemplation de son blason !

— Mon petit René, je ne comprends pas l'espèce d'affectation que tu apportes à qualifier ainsi la profession de ton père. Quand on a sa situation, un appartement aux Champs-Elysées, trois autos particulières, quatre domestiques, des bureaux boulevard Haussmann et soixante succursales, le commerce devient du négoce.

— Allons-y pour le négoce, maman ! approuva espièglement le jeune homme.

— Tu n'as pas l'air de te rendre compte de l'importance des mots, mon chéri, insista Mme Bessac. Tu as vingt-cinq ans : l'âge de te marier. Je t'assure que tu refroidiras plus d'une famille distinguée en te présentant comme le fils d'un épicier !

Il affecta l'inquiétude :

— Brrr ! c'est vrai ! J'oubliais que je dois à tout prix épouser une jeune fille riche, somptueusement apparentée et, autant que possible, pourvue d'un nom à particule ! . . .

— Tu es assez riche pour aspirer à cela, interrompit sèchement Mme Bessac.

— A force de me l'entendre dire, je finirai peut-être par savoir le chiffre de la dot que vous me réservez ! . . .

Il disait cela pour taquiner. étant, par nature, le garçon le plus dépensier de la terre, mais aussi le moins intéressé qui soit.

Sa mère se recueillit. Elle sembla hésiter à répondre mais, sur un ton de confidence, elle murmura :

Notre Roman Complet

●

Par Alek Plunian

— Ton père parle de cinq millions !

René alluma une cigarette puis, négligemment :

— Ce n'est pas mal, évidemment ! En réalité, ça ne fait que deux cent mille francs de rentes ! Somme toute, ce n'est pas énorme !

— Pas énorme, malheureux ! Mais il a fallu à ton père trente ans de travail pour les gagner ! Je t'assure que tu n'as aucune notion de la valeur de l'argent !

— Ma foi, c'est bien possible ! reconnut-il, sincèrement. Mais aussi, pourquoi n'avez-vous pas voulu me laisser travailler ? . . .

— Entre chez ton père.

— Commerçant, moi ? Jamais ! Tu le sais bien. maman !

— Là, tu vois bien ! Tu ne veux rien faire.

Il s'impatienta :

— Mais si ! précisa-t-il. Je vous ai demandé de me laisser faire de l'aviation ou de la course automobile . . .

— Ce ne sont pas des métiers ! Risquer la mort à chaque minute ! . . . Ton père et moi nous aurions passé notre vie à trembler. Et s'il était arrivé quelque chose, mon Dieu ! . . .

Rien qu'à cette pensée, la bonne dame joignait les mains et ses joues, agréablement colorées, avaient brusquement pâli.

Son fils s'en aperçut. Gentiment il la prit dans ses bras et la berça comme si elle eût été une enfant.

— Pas d'émotion inutile, ma petite maman ! gronda-t-il d'une voix affectueuse. Je ne suis ni aviateur ni coureur. Je ne suis qu'un « fils à papa » gâté par les meilleurs des parents . . .

Une nuance de mélancolie tremblait dans sa voix. Si imperceptible qu'elle fût, Mme Bessac la perçut. Elle leva les yeux vers son fils :

— Tu es heureux, n'est-ce pas, mon chéri ? demanda-t-elle presque timidement.

Il la repousse avec douceur :

— Très heureux, ma petite mère ! . . . Ah ! voyons, quelle heure est-il ? Huit heures et demie. Je prends à neuf heures un canot automobile qui va me conduire jusqu'à Quiberon d'où je partirai. J'ai juste le temps. Au revoir, maman . . .

Il embrassa sa mère, fit un saut au jardin où M. Bessac, le chef couvert d'un large chapeau de jonc, regardait pousser les dahlias, les glaïeuls et les œillets et, d'un pied leste, chargé d'une minuscule valise, il s'en alla en sifflotant en direction de l'embarcadère.

A maintes reprises, il fut hélé par des camarades, jeunes gens et jeunes filles.

— Hello, René ! Vous venez vous baigner ?

— On se retrouve au bar à onze heures ?

Il passait en riant :

— Non ! Je pars pour Belle-Isle ! A après-demain . . .

— Pour Belle-Isle ! . . . Il est fou! . . . Il se déguise en ermite . . . Sur un rocher pareil ! . . .

— Huguette et Pierre Larrion vont avec vous ?

— Non. Ils sont partis à l'aube avec leurs parents. Ils seront absents quatre ou cinq jours.

— Vous partez donc seul ?

Il s'amusa de la stupeur de son interlocuteur :

— Seul ! fit-il. Seul, comme un sage !

— Dites, comme un fou ! s'exclama une jeune fille taquinement.

— Les deux mots sont synonymes ! badina-t-il. Quoi qu'il en soit, je pars cueillir là-bas des chardons bleus et des œillets de sable.

— Poète ! . . . railla quelqu'un.

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres.

— Envoyez-nous des cartes !...

— Et si ce pays enchanteur vous retient, écrivez-nous !...

— Au moins pour nous donner votre adresse !...

— Pour que nous puissions vous envoyer nos condoléances...

— Ni fleurs ni couronnes !... cria une voix.

Ils étaient là une dizaine autour de lui, jeunes athlètes aux muscles longs, éphèbes à peau bronzée, jeunes filles minces et nerveuses, pareilles à la fois à des sportives dont elles avaient la force et à des danseuses à qui elles ressemblaient par la grâce. René avançait lentement, comme enfermé dans ce lumineux anneau fait de corps vivants, de jambes robustes et de bras souples. Il se débattait en riant :

— Laissez-moi passer ! Je vous apporterai des œillets mesdemoiselles, et je distribuerai les chardons entre les hommes !... Je vous enverrai des cartes postales...

— En noir ou en couleurs ?

— En noir et en couleurs ! Laissez-moi passer !...

Soudain il bondit, bouscula amicalement deux de ses camarades qui roulèrent dans le sable et s'enfuit à toutes jambes, poursuivi par la horde.

Mais dès qu'il eut quitté la plage il se retourna et, d'un air narquois, salua ses compagnons de jeux. Ceux-ci, les pieds nus et vêtus de leurs seuls costumes de bain, devaient renoncer à aller plus loin !

Le canot, frété de la veille, l'attendait. Dès qu'il fut embarqué, le bolide marin, d'un seul bond, s'élança.

Eau calme. Voyage sans histoire.

Une heure et demie plus tard, le pilote annonça :

— Voilà Quiberon en vue. Là-bas, en face !

Le bateau arriva bientôt à l'embarcadère, dont le soubassement de pierre trempe dans l'eau verte. Le « patrouillard » de la grande traversée, Quiberon-Belle-Isle vibrait déjà sous les à-coups de sa chaudière.

René embarqua et monta sur le pont avant.

Quelques minutes plus tard, le bateau levait l'ancre, et d'un petit souffle d'asthmatique, il piqua vers le large.

Passé le môle, une houle assez dure l'accueillit. Le bateau avançait comme une baille : sur bâbord, sur tribord, de la poupe à la proue, il s'inclinait comme un culbuto solennel. Bien que le ciel fût éclatant et l'air calme, des passagers, déjà, pâlissaient, en proie à l'appréhension du mal de mer proche. Une odeur saine et primitive de sel et d'algues s'appliquait sur le visage comme un masque vivifiant. Il semblait à René qu'un sang plus riche circulait dans ses veines et ce garçon sportif n'était pas fâché d'être ainsi « tabassé » au milieu de ces eaux dangereuses, semées d'écueils. Il imaginait un naufrage, le bateau s'éventrant sur un récif, les passagers affolés, les chaloupes à la mer... et il se taillait, auprès du capitaine, un rôle héroïque ! Un petit frisson d'horreur et de bien-être le parcourut. Ah ! l'aventure !... Comme il l'avait appelée de tous ses vœux dans ses rêves d'adolescent !...

Il soupira ! Sa vie de désœuvrement, de parties fines et d'inutilité lui était, par éclairs, intolérable. Il lui arrivait d'envier ceux que l'existence broie dans le bagne du travail. Et pourtant, il ne souhaitait point de travailler.

La besogne quotidienne, avec ses horaires fixés d'avance, l'éloignait trop. Il ne répugnait point à l'effort, mais à la discipline. La routine du travail lui apparaissait impossible à accepter.

Ah ! s'abandonner au vertige de deux ailes ou de quatre roues flamboyantes, risquer sa peau dans l'apothéose, voilà qui aurait été bien !

Hélas !...

Les lames écumaient en bouquets sous le ciel sans nuages et sans vent. Hors de cette région d'écueils, la mer devait être lisse comme un émail. Ici, elle s'enflait et retombait, pareille à une eau qui bout.

Pendant une heure, le vapeur emphysémateux suivit son petit bonhomme de chemin. La côte de l'île de roc se rapprochant insensiblement et bientôt avec un grand bruit de chaîne, le patrouillard jeta l'ancre dans le petit port du Palais.

Toute une flottille de bateaux de pêche se balançait dans le havre : sardiniers aux voiles brunes, thoniers en toiles de blanc ou de bleu. Les filets étendus sur la lisse séchaient. et une âcre odeur de saumure et de « bouëtte » triomphait.

Les maisonnettes basses, couvertes de tuiles grises, s'allongeaient le long du port comme les grains d'un chapelet et des roses trémières montaient la garde de chaque côté des seuils. Malgré l'odeur lourde qui montait du port, en dépit de parfums fauves qui sortaient des maisons de pêcheurs, le bourg gardait un air digne, un peu sévère à force de correction, pareil à celui de ces vieilles Bretonnes crasseuses et distantes que l'on rencontre au pays d'Armor.

Dédaignant les voitures qui s'offraient et l'autocar qui attendait, René s'en fut tout seul à pied.

Tout de suite, le paysage le séduisit. A la fois titanesque et tendre, il étalait, au milieu du chaos de ses granitiques et immuables falaises, des vallons verdoyants qui s'inclinaient en pentes douces, ombragées d'yeuses.

« Joli pays ! pensa-t-il avec satisfaction. Mais j'ai faim ! Cet après-midi, je me promènerai plus à loisir ! »

Il retourna sur ses pas et pénétra dans une modeste auberge. On le fit cérémonieusement entrer dans une petite salle où quatre tables étaient dressées.

« Ça n'a rien d'un palace ! » songea le jeune homme amusé et, somme toute, satisfait.

Le linge était de toile rude, à peine blanchie, mais impeccable. Les assiettes de grosse faïence fleurie mettaient une note rustique et gaie et une belle fille du pays, aux joues luisantes de santé, attendait silencieusement qu'il parlât.

— Eh bien, mademoiselle, dit-il rondement, qu'allez-vous me servir à déjeuner ?

— Il y a du homard au carry et du ragoût de congre.

Il esquissa une grimace ; le menu était court pour un appétit comme le sien. Mais enfin il n'avait pas le choix.

« Un vrai repas d'explorateur ! fit-il *in petto*. A la guerre comme à la guerre ! »

Et tout haut :

— De bonnes portions, alors, mademoiselle, apportez-moi de bonnes portions. Vous avez du cidre bouché ?

— Dame, oui, monsieur ! Il est pour sûr aussi bon que du champagne !

— Allons-y pour ce bon cidre !

Affamé, René se mit à table. La servante déposa devant lui du beurre frais et plusieurs assiettes contenant des coquillages.

— Tiens ! remarqua-t-il, vous ne m'aviez pas dit que j'aurais tout ça !

— Ah ! dame non ! Je ne vous ai dit que « les gros plats ».

René poussa un soupir heureux. Allons ! Il mangerait à sa faim !

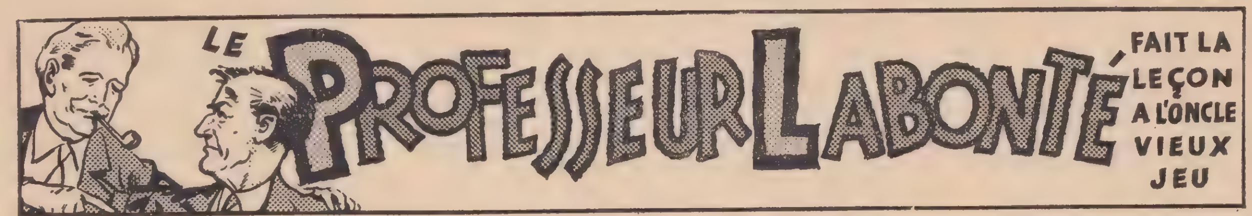
Crevettes roses, bigorneaux frais pêchés, palourdes gorgées d'eau, tout y passa. Le beurre était bon, le « pain de ménage » cuit à point et le cidre faisait valser le bouchon qui prétendait le retenir prisonnier dans la bouteille. C'était très bon ! La vie était belle ! Après cela vint une de ces fricassées de sardines fraîches, de quoi satisfaire une escouade ; puis le fameux homard au carry et enfin l'étrange ragoût de poisson. Bien préparés, ces mets locaux étaient délicieux.

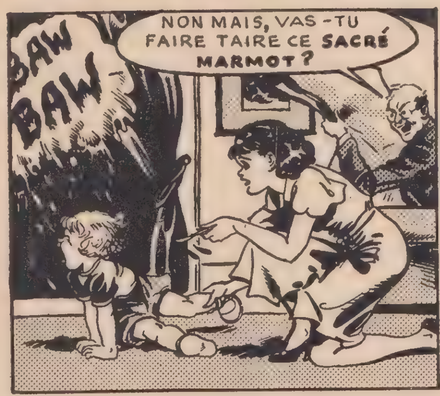
« On fait bonne chère dans ce bouchon, constata René. S'il y a des chambres, je m'établis ici. »

Il y avait des chambres ! Il en eut une toute blanche : murs blancs, lit blanc, rideaux blancs. La fenêtre s'ouvrait sur une dégringolade de chèvre-feuille et encadrait un premier plan de rocs et un horizon de mer, lointain comme un voyage. Cabine de bateau bâillant sur le large !

Content de vivre. il s'en alla. Il voulait avant toute autre chose rendre visite à la Côte Sauvage.

Ce fut là que, pour la première fois, il sentit dans toute son ampleur la poésie sauvage de la Bretagne unie à la mer. Sur des blocs de roc noir, sur les écueils chevelus de goémons, les vagues déferlaient, crépitaient, jaillissaient en gerbes hautes de plusieurs mètres. L'Océan écumait ; toute sa surface était brodée, frangée, filigranée d'écume. Une pous-









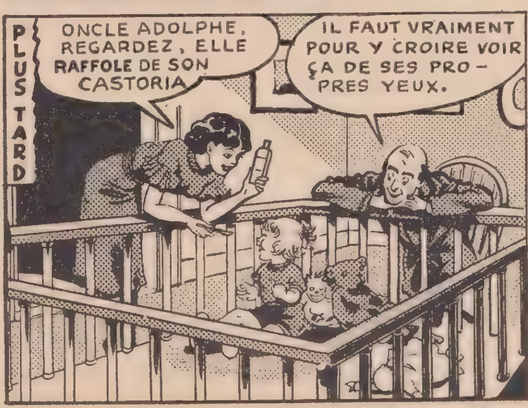


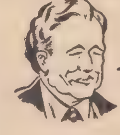












C'est qu'aujourd'hui les bébés reçoivent des soins spéciaux... même un laxatif spécial.

LES BEBES ne poussent plus tout seuls. Ils sont l'objet de soins particuliers de toutes sortes et presque tout ce que vous leur donnez est fait spécialement pour eux.

Les médecins disent même que le laxatif des enfants doit être spécialement préparé pour eux. C'est pourquoi, d'ailleurs, ils recommandent le Castoria. Destiné expressément aux petits, il ne contient aucune drogue nocive, aucun narcotique.

Achetez de préférence la bouteille de famille.



sière d'embruns enveloppait le promeneur, poudrait ses joues, lui salait les lèvres et il éprouvait un bien-être puissant, une détente du corps et de l'âme, à se trouver tout seul, face à cette force qui se brisait à quatre pas de lui.

Le parfum de tabac blond et de lavande qui était le sien : banni ! Il perdait son odeur humaine, pénétré jusqu'aux moelles par les senteurs d'algues, d'iode et de sel.

Il demeura longtemps solitaire, amoureux de la mer et du granit. Quand il quitta la Côte Sauvage, il était cinq heures. Trop tard pour visiter la grotte de l'Apothicairerie, l'une des merveilles naturelles de la Bretagne. Pour rejoindre son auberge il avait à faire pas mal de kilomètres. Il se décida à rentrer en flânant à petits pas paresseux.

La route était déserte comme une église à l'heure où les croyants travaillent et une mélancolie soudaine s'abattit sur les épaules de René.

La Bretagne le prenait, lui insufflait la nostalgie incluse en son silence, ses rochers et ses crépuscules.

Sur mer, vers l'ouest illimité, le soleil déclinait dans son incendie quotidien.

Et soudain, sans savoir pourquoi, René s'assit face au couchant avec l'espoir incertain et superstitieux de voir le rayon vert dont la légende, tout à coup, lui revenait.

A la seconde où le soleil achève de disparaître derrière un horizon de mer, il émet un rayon vert, fulgurance si rapide que l'œil ne le perçoit point. Mais celui ou celle qui, d'aventure, a capté au fond de sa rétine cette lumière émeraude, est assuré de trouver le bonheur dans le pays même où il a reçu la révélation du rayon bénéfique . . .

Il suivit pendant vingt minutes le déclin de l'astre. Il eut d'ailleurs quelque mérite à cela : un vent très vif s'était levé et, immobile, René grelottait sous ses vêtements de flanelle légère.

Heureusement, ce ne fut point en vain. Autosuggestion ? Réalité ? Il n'aurait su le dire. Mais à l'instant même où le soleil s'affaissait derrière les flots, une impression verte et éclatante emplit, pendant un dixième de seconde peut-être, les prunelles du jeune homme.

Il se leva, ravi, tout songeur.

« Le bonheur ? . . . pensait-il. Mais je suis heureux ! L'argent, l'indépendance . . . Je les ai ! Sera-ce donc l'amour que je trouverai ici ? . . . »

Il se sourit en se moquant de lui-même :

« Cela m'étonnerait ! Je serais bien surpris de découvrir ici la demoiselle riche et noble, ambition de mes parents, pas plus que la jeune fille plus modeste, objet de mes rêves, à moi. Car, bien que je me moque des titres autant qu'un brochet d'une paire de lunettes, mes instincts démocratiques et libéraux n'iront pas jusqu'à me faire épouser une fille de pêcheur ! . . . »

Il plaisantait en se disant cela. Brusquement, sa pensée aiguilla :

« Beau pays, vraiment ! Il faudra que j'y amène Pierre et sa sœur. Ces deux bohèmes s'accommoderont fort bien de cet amour d'auberge et de ses ragoûts de poisson. Huguette va devenir lyrique devant ces rochers et cette mer fumante d'embruns. Nous pourrons passer ici deux ou trois bonnes journées . . . »

A un kilomètre du Palais, il rencontra une jeune paysanne qui, brusquement, débouchait d'un sentier. Elle portait le hâle et la coiffe légère des Belliloises.

Un besoin subit de parler poussa René à la saluer :

— Belle soirée ! mademoiselle ! dit-il.

— Très belle ! répondit-elle sans sourire.

— Vous habitez un bien beau pays ! Je viens de la Côte Sauvage . . .

— Ah ! fit la jeune fille avec indifférence.

Il la sentait désireuse de passer outre. Par esprit de taquinerie, il poursuivit :

— Vous rentrez à la ville, sans doute ? . . .

— Non, répliqua-t-elle brièvement.

— Ah ! c'est dommage ! Nous aurions pu faire la route ensemble . . .

Elle coupa court :

— Je suis pressée. Excusez-moi !

Il la vit s'éloigner d'un pas rapide.

— Fichtre ! que voilà donc une jouvencelle peu sociable ! Digne, très digne, mais peu sociable ! Où va-t-elle donc, cette charmante personne qui ne rentre pas au bourg ?

De loin, par désœuvrement, il la suivit.

Elle marchait le long d'un chemin en lacet. Derrière un coude, brusquement, au milieu du paysage, se dressa une maison, villa vaste et confortable, enclose de murs et fermée par une grille de belle allure.

La jeune fille poussa la porte et entra. Il attendit qu'elle en ressortit. Il en fut pour son attente ; au bout de quelques minutes il conclut :

— Elle doit être bonne d'enfant ou femme de chambre dans cette maison. Si je m'attendais à trouver ici une villa presque luxueuse ! . . . Quelle idée biscornue !

Il s'approcha de la charmante habitation, construite dans le genre bungalow. Des parterres éclatants de géraniums rouges et des massifs d'hortensias illuminaient les pelouses soigneusement entretenues ; des rideaux d'un goût parfait égayaient les larges baies fleuries de géraniums-lierres qui croissaient dans des corbeilles en encorbellement.

De la plate-forme sur laquelle était construite cette demeure, on découvrait tout le pays alentour et le port du Palais apparaissait, avec ses barques, son môle, ses maisons basses, comme un vivant diorama.

Tandis qu'il contemplait alternativement la maison et le panorama, une fenêtre s'ouvrit au premier et le visage de la paysanne inconnue se montra. Mais elle aperçut le jeune homme et se retira.

René devina sur le masque aussitôt disparu qu'apparu une nuance de malice. Il s'en fut, assez embarrassé de son personnage, et tout pantois d'avoir été surpris en flagrant délit d'indiscrétion.

Il redescendit jusqu'à son auberge et se régala d'une « cotriade », soupe au poisson richement parfumée d'herbes aromatiques.

—Dites-moi, mademoiselle, à qui donc appartient la belle maison, là-haut ?

— « Le Nid de Goélands », que vous voulez dire, monsieur ? précisa la servante.

— C'est ça même !

— C'est la maison d'Yves Cornouër, l'armateur.

— Ah ! ah ! Il a une servante qui n'est pas bavarde, M. Cornouër !

— Il n'en a pas qu'une, monsieur : il en a trois et un jardinier. Car il a des sous, vous savez ! C'est un « gros monsieur » ! Il arme pour la sardine et pour le thon et il a deux trois-mâts et un quatre-mâts qui font le long-cours. C'est vous dire ! . . .

— Parfait, parfait ! . . . fit distraitement René.

Somme toute, M. Cornouër ne l'intéressait que médiocrement. Sa domestique pas davantage. Inutile de s'éterniser !

Il acheva tranquillement de dîner, sans penser à autre chose qu'à l'excellence des mets qui lui étaient servis. Puis, pendant une heure, il fit, en fumant, une petite promenade de digestion.

Enfin, content de sa journée, ivre de sa solitude et du grand air qu'il avait respiré, il rentra à sa petite auberge de campagne, monta dans sa chambre et, avec délices, s'allongea entre des draps de toile rude qui sentaient bon la bruyère et les relents du large.

II

Le lendemain, tôt levé, il prit un guide pour aller visiter la grotte de l'Apothicairerie. L'accès de ces roches, curieusement sculptées par la mer, en aiguilles et en cheminées, est difficile, voire dangereux, pour celui qui ne les connaît point. Il faut être souple et leste et, par surcroît, inaccessible au vertige, pour se livrer aux joies de cette excursion.

Il faut avouer que le spectacle vaut le dérangement et que l'on est amplement récompensé de sa peine devant la magnificence de cette architecture formidable contre laquelle la mer déferle sans arrêt, se pulvérisant en gerbes, en panaches, en nuages, avec un bruit sourd qui ébranle l'île jusqu'en ses assises.

René en revint, définitivement conquis par le pays.

En réglant sa note d'auberge, il annonça :

— Je reviendrai la semaine prochaine avec des amis.

●

Le lendemain, sur la plage de La Baule, il retrouva ses camarades habituels.

— Voilà l'ermite de l'Ile de Pierre ! s'exclama quelqu'un.

Le mot eut son succès. Aussitôt, René fut entouré. Mille questions amusées et ironiques se croisèrent. Cette cure de silence et de solitude qu'il venait de faire apparaissait extravagante à tous ces jeunes mondains.

Une voix anonyme suggéra :

— On pourrait peut-être y aller en bande ? . . .

René s'alarma : ces fous lui empoisonnant ses heures là-bas ! . . . Jamais !

— Ma foi volontiers ! dit-il en riant. J'ai précisément envie d'y emmener Pierre et Huguette . . . J'ai à me venger d'eux : voilà une occasion épatante !

— Comment cela ?

— Un bled, mes enfants ! expliqua-t-il d'un air subitement excédé. Des ratatouilles de poissons, des chambres blanchies à la chaux ! . . . Je ramènerai Pierre et sa sœur totalement enragés. Mais enfin, si vous voulez être des nôtres . . .

— Merci bien ! Plus on est de fous, plus on s'ennuie ! Après ce tableau enchanteur que vous nous brossez ! . . .

Rassuré, René prit un air dégagé pour insister :

— Oh ! vous savez, pour quelques jours . . . On doit finir par s'adapter !

— Je vous souhaite bien du bonheur à tous les trois !

— Surtout pas un mot aux Larrion ! Je veux leur faire la surprise !

Naïfs, les autres rirent d'un air complice :

— Et quelle surprise ! Soyez tranquille : nous serons muets. Mais nous irons à votre rencontre à Quiberon ! Il faut assister au rapatriement des deux victimes !

— C'est entendu ! approuva René, enchanté.

Ce ne fut pas sans impatience qu'il attendit le retour de ses deux amis. Pierre Larrion était un camarade de lycée. Depuis de nombreuses années les Larrion et les Bessac se retrouvaient fréquemment au hasard des villégiatures. Les deux jeunes gens s'étaient liés, puis leurs deux familles, et une solide et fraternelle amitié n'avait pas tardé à unir la jeune Huguette et René, bien qu'une différence de près de cinq années les séparât.

Ils formaient un aimable trio, fort recherché des jeunes estivants de La Baule, les mêmes qui hivernent à Cannes et à Saint-Moritz. Ces trois modernes mousquetaires doués d'un entrain endiablé s'y entendaient comme personne pour organiser sur la plage ou sur la piste d'amicales compétitions, pour mettre sur pied des projets d'excursions où

l'on partait en bandes. Et leur ingéniosité, auprès de la jeunesse fortunée des stations, leur valait popularité et sympathie.

Ce fut seulement deux jours plus tard que les Larrion frère et sœur furent de retour à La Baule. L'arrivée de la grosse limousine de voyage, conduite par un chauffeur impeccable fut, par un prodige difficile à expliquer autrement que par le hasard, aussitôt annoncée à René. Dix minutes plus tard, celui-ci sonnait à la grille de la villa amie.

— Tiens, René ! Bonjour ! Comment vas-tu ? . . .

— Très bien. mon vieux, très bien ! Et vous ?

— Ça va. Huguette est en train de s'équiper pour la plage. Elle va descendre.

— Bon. Puis-je saluer tes parents ?

— Il vaut mieux attendre. Maman est un peu fatiguée et papa a un courrier haut comme ça à dépouiller. Voilà Huguette.

Toute rire et fraîcheur, Mlle Larrion apparaissait, en effet, au tournant de l'escalier.

— Bonjour, Huguette !

— Bonjour, René !

Enjouées, les deux interjections se croisèrent comme des baisers sonores. Cordialement, les deux jeunes gens échangèrent un vigoureux shake-hand.

— Alors, cette randonnée ?

— Epatante ! Vous savez combien j'aime voyager !

— Elle a la bougeotte ! . . . remarqua son frère en riant.

— Venez, dit René. Allons goûter. J'ai une proposition à vous faire.

— Ah ! Voyons ! firent-ils en même temps, intrigués par l'air mystérieux de leur ami.

— Ecoutez . . .

René les prit chacun par un bras et le sympathique trio s'éloigna :

— Voilà : je viens de passer deux jours à Belle-Isle. Le pays : une splendeur ! L'auberge : une merveille ! Et je n'ai presque rien vu ! Je vous emmène ? Nous y ferons, seuls tous les trois, des balades inoubliables Ça vous va ?

— Ma foi . . . dit Pierre.

Pétulante, Huguette trancha avec sa fougue coutumière :

— Ça c'est une riche idée ! Ça nous changera de la vie habituelle.

— Assurément, approuva René Bessac sans sourire. Quelques jours de saine détente . . .

— Alors, en principe, c'est dit, approuva Pierre.

— Pas en principe : en fait ! Quand partons-nous ?

— Quand vous voudrez, dit René. Parlez-en à vos parents.

— Tu sais bien qu'ils seront ravis de nous dire oui ! Voyons, nous sommes aujourd'hui vendredi . . . Dimanche il y

(*Lire la suite page 29*)

. . . POUR LE SOIR



Carol Hugues

Joan Blondell

Carole Lombard

Gladys Swarthout



Annabella
Photo Pathé-Natan

Vedette de *Anne-Marie* et d'un grand film tourné à Londres : *Wings of the Morning*.



Le préféré de Joan Crawford et d'un grand nombre de nos lectrices.

Franchot Tone
Photo Metro-Goldwyn-Mayer



Trois belles toilettes portées par GERTRUDE MICHAEL ; à droite, BETTE DAVIS dans une robe très originale.

(*Suite de la page 24*)

a au Casino un récital de violon que je veux entendre. Est-ce que lundi t'irait ?

— A Huguette de décider, répliqua René, aimablement.

— Entendu pour lundi ! fit-elle, joyeuse.

•

Accompagnés des vœux ironiques de leurs comarades de jeux, les trois amis quittèrent La Baule. Ils partaient ravis, comme des gamins qui font l'école buissonnière : l'imprévu de l'existence qu'ils allaient mener, hors de leurs habitudes et de leur ambiance normale, les enchantait par avance.

Quelques heures plus tard, ils prenaient pied sur ce rocher salé d'embruns.

•

Ce fut deux jours après dans un chemin creux.

— Tiens ! annonça René assez haut, voilà une figure de connaissance !

Une accorte paysanne avançait dans le sentier. Quand elle ne fut plus qu'à quelques pas d'eux, le jeune homme dit d'une voix familière :

— Bonjour, mademoiselle !

Elle rougit légèrement. Sans répondre autrement, elle salua en inclinant la tête et passa.

— Eh bien ! fit Pierre à mi-voix quand elle se fut éloignée, on peut dire qu'elle témoigne une joie folle à te retrouver ! Qui est cette aimable personne ?

— La femme de chambre d'un armateur du pays, expliqua René, un peu penaud.

— Eh ! mais, dis donc, elle salue comme une femme du monde celle-ci ! Et puis, fichtre, elle ne se commet pas facilement ! Tu n'as pas dû avoir de très longues conversations avec elle ?

— Non, c'est vrai . . . avoua l'autre.

— Il est certain que ton bonjour était un peu cavalier ! renchérit Pierre sans indulgence.

— C'est vrai ? interrogea-t-il assez piteusement en se tournant vers Huguette.

— Parbleu ! fit-elle, amusée.

— Excusez-moi un instant, dit-il spontanément.

Il prit sa course pour rejoindre la jeune fille.

— Allons ! grommela Huguette, je parie que le voilà parti lui faire des excuses !

— Il ne manquerait plus que ça !

— Je le parierais ! Tu connais ce grand fou : dès qu'il croit avoir fait quelque peine, même légère, à quelqu'un il faut absolument qu'il se fasse pardonner.

C'était vrai. Casse-cou, dépensier, tapageur et violent, pourvu des plus bruyants défauts de la terre, René était doué d'une sensibilité presque féminine et d'une spontanéité d'enfant.

En quelques longues foulées, il franchit la centaine de mètres qui le séparait de la jeune fille. Au bruit de la course, elle se retourna.

— Mademoiselle . . .

Surprise, elle s'arrêta.

René toucha du doigt le bord de son béret :

— J'espère, fit-il d'un ton qu'il essaya de rendre détaché, que je ne vous ai pas blessée en disant à mes amis que je vous connaissais . . .

Elle le considéra un instant silencieusement puis, non sans ironie :

— Je vous en prie, dit-elle, couvrez-vous ! L'air est vif par ici . . . Vous risqueriez de prendre mal !

Confus, il se découvrit en bredouillant :

— Excusez-moi . . .

Elle sourit à peine, et continua sa route.

— Ça, par exemple, c'est inimaginable ! murmura le jeune homme, décontenancé.

Il rejoignit ses compagnons :

— Vous avez vu ? demanda-t-il seulement.

— Nous avons surtout deviné qu'elle ne tient pas essentiellement à faire la causette avec toi. Elle a de la classe, cette petite !

— C'est que, vraiment, je me demande qui elle est, dit René. Elle s'exprime avec une telle élégance . . .

Il paraissait si perplexe et penaud que, d'un même cœur, la sœur et le frère se mirent à rire :

— Mon pauvre René ! . . . Auriez-vous si mal pris vos informations ?

— Je commence à le croire ! Est-ce que, par hasard, elle ne serait pas une parente de cet armateur ? Il va falloir que je m'informe.

Le premier soin de René Bessac en rentrant à l'auberge fut d'interroger la servante qui s'affairait autour de leur table.

— Dites-moi : M. Cornouër, l'armateur, a de la famille, n'est-ce pas ?

— Dame oui, monsieur ! Il est marié. Bien gentille qu'elle est Mme Cornouër ! Ils ont une fille, Mlle Annie. Elle est bien aimable, elle aussi, et pas fière. Mais on ne la voit au pays que pendant les vacances, car elle étudie dans les grandes écoles, à Rennes . . .

— Oui . . . Mais n'auraient-ils pas auprès d'eux une jeune parente ? Pas très grande, brune, avec des yeux très bleus ? Elle porte le costume d'ici . . .

— Oh ! non, monsieur, je ne vois pas ! Ce serait plutôt leur demoiselle. Elle est brune et ses yeux sont bleus.

— Mais Mlle Cornouër ne porte pas la coiffe ?

La patronne de l'auberge intervint dans la conversation :

— Que si, monsieur ! Les Cornouër sont de vrais Bretons bretonnant ! Yves, l'armateur, est un gars du pays et sa femme est de Lorient. Son père à elle était riche et elle aurait bien eu les moyens de « se mettre à la mode de la ville ». Elle est allée au couvent jusqu'à dix-huit ans, avec des demoiselles *de*, s'il vous plaît ! Mais dès qu'elle en est sortie, elle a repris la jupe à velours et le tablier brodé. Ah ! ils ne renient pas leur pays, ceux-là, ma Doué ! C'est comme Annie, leur fille ! elle a étudié au lycée de Brest et depuis deux ans elle est allée à Rennes, dans une autre école, — une faculté qu'on appelle ça. — Eh bien ! dès qu'elle revient à Belle-Isle, elle range dans une armoire tous ses affutiaux de bourgeoise et elle s'habille comme les filles d'ici . . .

« Eh bien ! on les aime encore plus d'être comme ça ! Ils ont beau avoir des sacs d'écus, ils restent comme qui dirait nos amis ! Yves Cornouër est devenu maire du Palais et mon homme dit que le jour où il voudrait, il serait élu pour aller aux Chambres à Paris ! C'est bien dommage, il paraît, qu'il ne veuille pas, ça ferait un brave homme là-bas. Car, c'est pas pour dire : les Cornouër sont du bon monde, des vrais Bretons, monsieur ; entêtés comme des bourriques, pour sûr, mais courageux et le cœur sur la main ! . . .

La brave femme poursuivit son panégyrique sans que ni René, ni ses amis l'interrompissent. Cela dura jusqu'à l'instant où la servante aux joues vernissées déposa sur la table la soupière dans laquelle fumait la soupe au lard. Alors, discrètement, l'aubergiste se retira, abandonnant ses hôtes à eux-mêmes.

— Allons, René, dînez tranquillement ! fit Huguette en constatant l'embarras de René. Nous tâcherons de rencontrer Mlle Cornouër et je l'aborderai pour lui présenter vos excuses.

— Vous ferez cela, Huguette ?

— Je vous le promets ! Et maintenant, mangez en paix ! . . . Oh ! cette soupe est une merveille ! Vous n'aviez vraiment pas surfait la valeur de cette rustique hostellerie !

— N'est-ce pas ? . . . Et ce pays ? . . . N'est-ce pas un rêve ? . . .

— Un rêve et un cauchemar tout à la fois. Cauchemar par sa mer sauvage et ses rocs déchiquetés. En tous les cas, un enchantement ! . . . Et puis ici on est bien, on est au calme. Pas de casino, pas de cocktails, pas de tennis ! Ça me semble délicieux ! . . . Pas à toi, Pierre ?

— Ma foi, franchement, à moi aussi ! Dites donc : si nous prolongions un peu notre séjour ? Ça nous permettrait de pêcher, avec de vrais bateaux et de vrais pêcheurs !

— Pêcher la sardine ?

— La sardine, oui. Et les homards qu'on va capturer, au loin, prisonniers dans leurs casiers . . . Nous pourrions nous entendre avec un patron de barque.

— Hourra ! cria Huguette, transportée. Ça vous va, René ?

— Pourquoi pas ? approuva-t-il en riant.

Ah ! la bonne idée ! Et comme ils étaient contents tous les trois !

— Nous téléphonerons demain à La Baule pour prévenir nos parents.

— Naturellement ! . . . Si nous pouvions commencer nos croisières de pêche après-demain ! . . .

— Ça me semble possible, dit René. Nous verrons dès demain matin.

Le lendemain « dès potron-minet », disait Huguette, — traduisez : dès huit heures ! — les trois amis étaient dehors pour leur promenade matinale. Les barques ne rentreraient que vers onze heures, avec la marée. et c'est alors qu'il serait temps de prendre un arrangement avec un maître-pêcheur.

— Passons par le «Nid de Goélands», proposa Huguette.

— A cette heure-ci, protesta son frère, nous ne la rencontrerons pas !

— Qu'importe ! Cela nous fait faire un crochet de cent mètres. Nous n'en sommes pas à quelques minutes près !

— Oh ! évidemment ! Passons donc par là puisque tu le désires !

Ils avancèrent à pas flâneurs. René s'efforçait de paraître naturel, mais au fond de soi il redoutait de se retrouver subitement face à face avec la jeune paysanne du chemin. — Annie Cornouër à n'en pas douter !

A peu de distance de la villa, Huguette décida :

— Maintenant, laissez-moi aller seule, en promeneuse. Prenez le sentier qui monte vers la gauche et attendez-moi. Il vaut mieux que nous n'ayons pas l'air de rôder indiscrètement autour de la demeure de l'armateur.

Les deux hommes ne se firent pas prier. La mission que s'imposait Huguette était délicate : il ne fallait pas que rien la compromît.

Ce fut seulement lorsqu'ils eurent disparu qu'elle poursuivit sa route. Elle marchait aussi lentement qu'elle le pouvait, conservant l'espoir de voir la grille du « Nid de Goélands » s'ouvrir devant Mlle Cornouër.

Son espoir fut déçu et elle arriva en face du bungalow sans avoir vu la Belliloise. Elle en fut contrariée.

■

NOTRE PROCHAIN ROMAN :

A COTÉ DE L'AMOUR

par LEO DARTEY

■

En passant, elle ne résista pas au plaisir d'admirer le jardin multicolore.

Et soudain, — le hasard, parfois, fait vraiment bien les choses ! — soudain, derrière la grille, à deux pas d'Huguette, la jeune fille de la veille passa, les bras pleins de fleurs.

La sœur de Pierre ne réfléchit point. Spontanément, elle appela :

— Mademoiselle . . .

L'habitante du « Nid de Goélands », surprise dans sa solitude, tressaillit et tourna la tête :

— Excusez-moi, mademoiselle, poursuivit avec volubilité Mlle Larrion. Puis-je vous demander de m'accorder une toute petite minute de conversation ?

La Bretonne, bien que surprise par cette demande insolite, se borna à considérer pendant quelques secondes son interlocutrice, puis, ouvrant la grille :

— Entrez, mademoiselle, dit-elle. De quoi s'agit-il ?

Huguette ne fit que deux ou trois pas dans le jardin :

— Je ne sais vraiment comment vous dire cela ! murmura-t-elle.

Puis, brusquant les choses, faute de pouvoir trouver à temps un préambule adroit :

— Vous êtes bien Mlle Cornouër, n'est-ce pas ?

— Mais oui ! Pourquoi cette question ? . . .

— Parce que . . . Voici : je suis de passage à Belle-Isle avec mon frère et un ami. Cet ami a l'impression de vous avoir froissée en vous adressant la parole sans vous connaître ! . . il m'a priée de vous transmettre ses excuses.

Le visage jusqu'alors impassible d'Annie Cornouër se détendit et une lueur espiègle traversa le bleu profond de son regard.

— Votre ami est tout excusé, mademoiselle ! . . . Considérons donc que l'incident est clos !

— Je vous en remercie ! . . .

Ce fut à cet instant précis que, surgissant de derrière une petite oseraie, apparut une femme. Elle se trouva à quelques mètres des jeunes filles. Huguette esquissa un geste de retraite. La voix de la nouvelle venue la retint :

— Mais ne partez pas, mademoiselle ! . . .

Puis, s'adressant à Annie :

— Une amie, sans doute ? . . .

Mlle Cornouër devint un peu rose !

— Pas tout à fait, maman ! . . . Mademoiselle est . . . comment dirais-je ? . . venue en parlementaire !

— Tiens ! Comment cela ?

— Mon Dieu, madame, je suis venue porter à Mlle Cornouër les excuses d'un mien camarade . . .

— Vraiment ? fit Mme Cornouër en fronçant légèrement les sourcils.

— Des excuses pour une maladresse sans gravité et sans conséquence ! . . . intervint Annie.

En quelques mots, elle raconta à sa mère l'incident menu. La femme de l'armateur se dérida :

— C'est, en effet, peu de chose, reconnut-elle, et votre ami est tout excusé, croyez-moi ! En signe de paix, vous allez emporter, non pas des rameaux d'oliviers, car nous n'en avons point, mais quelques fleurs de notre jardin...

— Oh ! madame, je suis confuse, vraiment !...

— Je vous en prie... Venez. Derrière la maison nous avons quelques beaux œillets...

— Permettez-moi, au moins, de me présenter, madame... Je m'appelle Huguette Larrion. Je suis de passage à Belle-Isle avec mon frère et notre camarade...

— Larrion ?... interrompit Mme Cornouër... Ne seriez-vous pas apparentée à la maison Paul Larrion, voiles, ancres et cordages ?...

— Paul Larrion est mon père, madame...

— Eh bien ! mais nous voici presque en pays de connaissance ! Nous comptons parmi les clients de M. votre père !

— Vraiment ? fit Huguette, plus à l'aise.

— Mais oui. Mon mari est armateur et ses bateaux sont tous des voiliers..

La glace était rompue. Si bien rompue que, cachés dans leur chemin creux, Pierre et René se morfondaient d'impatience. Ce fut seulement au bout d'une grande heure que la jeune fille, chargée de fleurs, prit congé des deux aimables femmes.

— Je vous remercie de votre bon accueil, madame, dit-elle. Si vous le permettiez, je serais heureuse que Mlle Annie accepte de prendre une tasse de thé avec moi. Demain mon frère et mon camarade seront absents ! Ils comptent aller à la pêche...

— Je ne vois aucun inconvénient...

— J'irai volontiers, promit Annie.

— Si je n'étais dans une modeste auberge, je vous aurais demandé. madame, de m'accorder la faveur d'accompagner Mlle Annie... suggéra Huguette en hésitant.

— Une auberge comme celle de la mère Codic n'est pas faite pour m'effrayer !... plaisanta la femme de l'armateur .

— Alors, madame, puis-je espérer que vous voudrez bien ?...

— Comptez sur nous !

— Combien je vous remercie ! Au revoir, madame. A bientôt, mademoiselle.

Huguette s'en alla, d'un pied léger, retrouver ses amis. Elle était on ne peut plus satisfaite du résultat de sa mission.

« Ce pauvre René va être bien content ! »

Dans le chemin qu'ils arpentaient d'un bout à l'autre tout en grillant force cigarettes, les deux hommes, Pierre surtout, commençaient à s'impatienter.

— Ah ! te voilà enfin !... Nous nous demandions si les habitants du « Nid de Goélands » ne t'avaient pas séquestrée !

— Mon Dieu, non ! J'ai été reçue par des femmes charmantes ! Nous avons fait connaissance sur le plan le plus sympathique. Demain, Annie et sa mère prennent le thé avec moi !

— Non ?

— Je vous l'affirme !

— Mais je croyais que demain nous allions à la pêche ?

— Vous irez tous les deux. Je vous accompagnerai un autre jour.

— Tu n'es pas chic de nous laisser tomber !

Elle montra ses fleurs :

— Pouvais-je faire autrement ?

Puis, s'adressant à René :

— Avec l'indulgence de Mme Cornouër, je vous apporte l'absolution de sa fille ! Vous êtes content ?

— Vous êtes tout à fait gentille, ma petite Huguette. Mais, comme Pierre, je regrette que vous ayez dû vous imposer cette corvée pour demain.

Ce fut de bonne foi qu'elle protesta vivement :

— Ce n'est pas une corvée, croyez-moi ! Mme et Mlle Cornouër sont extrêmement agréables et j'ai le sentiment que je passerai sans ennui une heure auprès d'elles !

— Bon ! Tant pis pour nous ! Nous descendons jusqu'au port ? Moi je ne renonce pas à ma partie de pêche !... Il faut dénicher un patron qui consente à nous emmener.

— Ce ne sera pas difficile. Allons-y.

Les trois jeunes gens redescendirent tranquillement, et ce fut sans difficulté qu'ils s'entendirent avec le vieux Le Guillermic, le patron du sardinier *Madame-Sainte-Anne*.

— On partira c'te nuit, vers les onze heures, et on rentrera demain dans la soirée. Le mousse passera chez la Marie Codic pour vous prévenir quand c'est qu'on sera parés.

— Vous croyez que la pêche sera bonne ?

— Ça s'doit. Y'a un banc qui s'dévide depuis trois jours aux alentours de Groix et qui descend devers le sud. On l'retrouvera, pour sûr, à une vingtaine de milles d'ici.

— Alors à ce soir. N'oubliez pas de nous faire prévenir.

— Non, dame, j'oublierai pas !

●

Huguette était parvenue, à force d'ingéniosité et avec la collaboration empressée de Marie Codic, à préparer un goûter acceptable. L'aubergiste avait confectionné un flanc breton : la jeune fille, retroussant ses manches, s'était lancée dans des combinaisons pâtissières dont le résultat ne semblait pas si mauvais, après tout. Crême, confiture, miel, croquettes de chocolat à la noisette, c'était, en outre, tout ce qu'elle pouvait offrir. Collation simple, mais abondante et saine. Le roi ne peut offrir un trésor plus riche que celui qu'il possède !

Un peu avant cinq heures, les dames Cornouër arrivèrent. Huguette fit aimablement les honneurs de sa chambre-cabine transformée : le lit était petit, des vues postales décoraient les murs et deux vases rustiques, achetés le matin même et remplis de fleurs embellissaient la petite pièce. Au délicat compliment que lui fit sur son goût Mme Cornouër, elle rougit de plaisir.

Tout en grignotant, elles bavardèrent. Huguette découvrit avec stupeur que sous les deux coiffes légères se dissimulait autant d'esprit qu'elle en avait pu admirer chez les femmes du monde les plus spirituelles qu'elle eût connues. Mme Cornouër avait lu les œuvres les plus récentes ; elle les analysait avec beaucoup de sûreté et de subtilité. Ces deux paysannes étaient, sur le plan de la culture et de l'éducation, des bourgeoises accomplies.

Pourquoi, pourquoi donc de telles femmes s'obstinaient-elles à porter le costume désuet de leurs aïeules ?...

Mme Cornouër comprit-elle la perplexité de la jeune fille ? Peut-être. En tous les cas, comme si elle eût eu le souci d'éclairer Huguette, elle mit adroitement sur le tapis les mœurs et les coutumes du pays celte.

— Je déplore, dit-elle, le peu de soin qu'apportent les Bretons à perpétuer leurs traditions. Elles avaient leur charme, pourtant ! Nous oublions notre histoire, nos vieilles chansons, la couleur de nos légendes, la poésie de notre folklore et de notre langue. Notre rude langage avait son caractère, et sa phonétique savait bien traduire le caractère celtique. Nous perdons tout ce que nous avions ! Même nos coutumes ! Le pittoresque de nos assemblées où les hommes se rendaient en chapeau rond et en veste de velours, où les femmes se pavanaient sous des jupes brodées, des tabliers précieux et des coiffes aériennes, ce pittoresque-là : mort ! Nos filles et nos gars s'endimanchent comme des villageois de chef-lieu de canton. Ils étaient fiers sous le vieux costume de leur race : maintenant ils sont grotesques ! Qui donc réagira contre ce mouvement qui nous fait jeter aux orties notre vêture ancestrale ? Il faudrait que la classe aisée de chez nous prêchât d'exemple. Les nobles, les bourgeois, les riches paysans bretons devraient reprendre, au moins chez eux, le vêtement que nous n'aurions jamais dû quitter ! Les autres suivraient !...

« Remarquez bien que je ne place pas la Bretagne au-dessus de tout ! Ni la tradition ! Je ne suis pas séparatiste et je n'ai pas des goûts systématiquement archaïques ! Ce que je fais ici je le ferais en Auvergne si j'étais Auvergnate ou en Provence si j'étaït Provençale. Chaque pays devrait s'efforcer de con-

server son caractère et j'avoue que, lorsque dans nos landes je vois des bergères fagotées à la mode de la ville, je suis choquée comme par une grave faute de goût . . .

Le petit repas se prolongea jusqu'à six heures et demie.

— Nous avons vraiment beaucoup bavardé ! constata Mme Cornouër.

« Mais je suis très heureuse de ce bon moment que nous avons passé auprès de vous, mademoiselle ! Si vos amis ne sont pas rentrés, voulez-vous nous accompagner jusqu'au port ? J'ai promis à mon mari que nous irions le chercher et j'aurais plaisir à vous présenter à lui.

— Très volontiers, madame !

Elles sortirent, descendirent sans hâte et flânèrent sur le quai .

— Tiens, maman, voilà l'*Albatros !* Papa sera à terre dans dix minutes.

— En effet !

Un voilier tout blanc, fin et rapide comme un oiseau, avançait à toute allure. Son profil parfait et sa voilure audacieuse en faisaient presque un racer, un bateau de régates. Il glissait sur les lames, si penché sur le flot qu'il plongeait dans l'eau jusqu'à la lisse.

— Quelle jolie barque ! s'extasia Huguette.

— Elle est la passion de mon père ! expliqua Annie en riant. Après maman et moi, l'*Albatros* joue dans sa vie un rôle essentiel !

Mme Cornouër approuva :

— C'est vrai ! Il en fait, à son gré, un bateau de pêche ou une barque de plaisance. Cela lui rappelle un peu le temps, déjà lointain, où il était capitaine ! Il avait alors un beau quatre-mâts et cent hommes d'équipage ! L'*Albatros* n'a qu'un seul matelot et qu'un seul mât ! Mais cela vaut mieux que rien ! . . .

Quelques minutes plus tard, l'armateur sauta lestement sur le quai. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, brun de peau et roux de poil. Un bon sourire éclairait son visage énergique, presque dur au repos, et une lueur intelligente dansait au fond de ses yeux verts, du vert des vagues.

Il rejoignit sa femme et sa fille.

— Bonjour ! fit-il avec enjouement en retirant sa casquette.

— Je te présente Mlle Larrion . . .

— Je suis enchanté, mademoiselle ! dit-il courtoisement. Ma femme et ma fille m'ont parlé de vous avec tant de sympathie !

Ils échangèrent les compliments d'usage au milieu du va-et-vient des pêcheurs qui débarquaient.

— Voici mon frère ! s'exclama tout à coup Huguette. Me permettez-vous de vous le faire connaître ?

— Certainement, mademoiselle !

Les deux jeunes gens venaient de débarquer ; leurs vêtements froissés, mouillés d'eau de mer, souillés de taches, les rendaient peu présentables. Mais il était trop tard pour qu'ils songeassent à filer

à l'anglaise. Huguette les avait aperçus et leur faisait signe.

Alors, de bonne grâce, ils obéirent au geste d'appel.

— Madame, je vous présente M René Bessac, un très bon camarade . . .

«Mon frère . . .

Les deux hommes s'inclinaient cérémonieusement, serraient les mains qui s'offraient, s'excusaient :

— Vraiment, madame, nous sommes confus ! . . . Nous n'avons pu parvenir à éviter des paquets d'eau et je crois bien que nous avons été trop maladroits pour éviter les taches ! . . .

— Sur quel bateau étiez-vous ?

— Sur le *Madame-Sainte-Anne* . . . L'équipage a fait une pêche miraculeuse. Des sardines plein le filet, à chaque coup !

— Comme ça doit être amusant ! s'enthousiasma Huguette.

— Oui, mais je crains fort que tu ne puisses connaître les émotions de la pêche ! plaisanta Pierre. L'odeur mélangée de bouëtte et de sardine donne un parfum si écœurant que j'ai la certitude que tu serais malade !

— Mais non ! protesta-t-elle, et je compte bien y aller demain, comme nous l'avions projeté.

— Je crois que votre frère a raison ! intervint paternellement le capitaine. Il vaut mieux que vous renonciez à cette partie de pêche qui ne serait pas une partie de plaisir, je vous le garantis ! Les estomacs délicats comme les estomacs de jeunes filles résistent mal aux effets de cette répugnante odeur !

Elle parut si déçue qu'Yves Cornouër proposa :

— Comme il serait injuste que vous soyez privée de cette équipée, je vous offre place à tous les trois à bord de l'*Albatros*. Il ne sent pas la sardine celui-là, je vous emmènerai lever au large mes casiers à homards. Nous reviendrons par le chemin le plus long après une bonne après-midi passée en mer. Cela vous convient-il ?

— Si cela nous convient ! . . . Comment vous remercier, monsieur ?

— Tu m'emmènes, papa ? demanda Annie, les yeux brillants.

— Mais bien sûr, voyons !

— Pourquoi ne passerions-nous pas tous ensemble la journée en mer ? suggéra Mme Cornouër. Nous emporterions de quoi déjeuner . . .

— Pourquoi pas, en effet, renchérit l'armateur, que cette perspective parut enchanter. Nous mangerons une langouste frais pêchée que Jean-Marie, mon matelot, nous fera cuire, et un repas froid . . .

— Vous nous permettrez de nous en charger ! dit Huguette.

— Mais non ! protesta Mme Cornouër. Vous serez nos hôtes. Veuillez ne vous occuper de rien !

— Vraiment, madame . . . murmura Pierre.

— Rendez-vous ici demain matin à dix heures ! décida Yves Cornouër.

Poignées de mains. Sourires !

Deux groupes qui se séparent, contents l'un de l'autre . . .

III

Ce fut seulement le lendemain que René réalisa ce qui, déjà, avait frappé ses deux amis : à savoir qu'Annie Cornouër était non seulement très sympathique mais encore fort jolie !

Pour être plus libre de ses mouvements, elle avait abandonné le costume ancestral, et c'est vêtue en Parisienne en villégiature qu'elle s'était embarquée sur l'*Albatros*.

Tête nue, elle avait perdu son expression de sévérité médéviale et son visage rajeuni était celui d'une fillette espiègle. Débarrassé des lourds vêtements qui l'épaississaient, son corps se devinait mince et souple sous la jupe et le chandail de laine blanche. Ses gestes semblaient plus nerveux, plus décidés aussi.

René ne retrouva plus rien en elle de « la petite paysanne ». Il en fut tout à la fois gêné et ravi.

Journée enchanteresse ! Pourquoi fallut-il que le plaisir de René se trouvât un peu gâté ? . . . Car, durant tout le voyage, à part les phrases essentielles qu'il lui fallut prononcer pour être avec lui parfaitement mais strictement polie, Annie le négligea de façon absolue.

Au fond de soi, elle lui en voulait un peu, sans doute ? Il fallait bien admettre que tous ses soins, toutes ses amabilités, toute sa sympathie allaient à Pierre et à Huguette ! . . .

René s'efforçait d'être enjoué, de se montrer naturel ; mais il était peiné.

Bien que les heures lui eussent paru courtes, il fut content de rentrer !

Dès que le dîner fut achevé, il s'excusa auprès de Pierre et d'Huguette. Prétextant un peu de fatigue, il monta dans sa chambre.

En réalité, il se trouvait contraint auprès d'eux et souhaitait de se trouver seul. L'attitude distante qu'Annie avait soigneusement conservée à son égard, alors qu'avec spontanéité et enjouement elle s'était livrée à la sympathie qui la poussait vers Pierre et sa sœur, causait à René une gêne disproportionnée.

Il s'accouda à sa fenêtre et fuma. Sa solitude lui était à la fois douce et presque douloureuse. Il n'avait envie ni de bouger ni de dormir. Il éprouvait une curieuse volupté à remâcher sa déconvenue : Annie lui en voulait, en tous les cas, elle lui préférait visiblement Huguette et Pierre . . .

. . . Qu'elle s'approchât spontanément d'une jeune fille de son âge, cela s'expliquait aisément. Mais qu'elle préférât Pierre à ce point ? . . .

Une petite angoisse s'insinua en lui . . .

Il essaya de réagir. Qu'importait après tout ! Dans trois ou quatre jours ils quit-

teraient Belle-Isle et il ne serait plus question des Cornouër...

Mais bien qu'il fît effort pour se donner le change en raisonnant ainsi, il demeurait très affecté, démesurément affecté par la préférence qu'Annie avait témoignée à l'égard de Pierre.

— Allons, je vais me coucher! décida-t-il avec irritation.

Mais au lit, le sommeil ne vint pas. Le sommeil fuyait ses paupières. Fiévreux, il se tournait et se retournait sur sa couche :

— Qu'est-ce que j'ai à être agité comme ça? L'air du large auquel je ne suis pas habitué?... Mais non! La nuit dernière j'ai très bien dormi et j'avais passé plus longtemps en mer... J'ai eu tort de ne pas marcher un peu après dîner! Quelle heure est-il?

Sa montre à cadran phosphorescent marquait deux heures.

— Pour de l'insomnie, on peut dire que c'en est une dose! Il faut absolument que je dorme! Il ne faut plus penser à rien, à rien du tout!

Il essaya d'engourdir son cerveau en comptant :

— Un éléphant... deux éléphants... trois éléphants...

Au cinquième éléphant, il redevenait l'esclave de son cerveau tyrannique.

— Il est bien évident que je déplais à Annie! Il est vrai que Pierre et Huguette l'ont peut-être un peu accaparée! Pour Huguette cela s'imposait, naturellement, mais, en ce qui le concerne, lui... Il s'est montré indiscret, par le fait... Si j'ai été tenu un peu à l'écart, je le lui dois, somme toute!...

Il s'irritait contre son ami.

Ce fut à l'aube seulement qu'il s'endormit. Quand il s'éveilla sa montre marquait six heures.

Il se leva aussitôt et se sentit une âme de spleen.

« Un tour me fera du bien », pensa-t-il.

Il sortit et marcha sans but. La pensée de monter vers le « Nid de Goélands » le séduisit. Il la chassa. Si les Cornouër étaient levés et qu'ils l'aperçussent... Et puis, enfin, il n'avait rien à faire par là!

A regret, il modifia la direction qu'à son insu il avait prise. L'air frais lui faisait du bien et effaçait sur son visage les traces de l'insomnie. Au bout d'une demi-heure de marche il se sentit d'humeur moins maussade et il s'assit pour contempler l'Océan.

Soudain, il remarqua que les lieux lui étaient familiers :

— Tiens, mais c'est d'ici que j'ai vu le rayon vert!

Ce souvenir l'amusa :

— Le rayon qui promet le bonheur! Promesse sans fondement puisque je suis heureux. Je suis heureux puisque je n'ai à souffrir de rien!

« ... Bonheur négatif, évidemment! Peut-on vraiment désirer davantage? Ah! oui! l'amour! Somme toute, il ne me manque vraiment que la joie d'aimer et d'être aimé! C'est donc cela qui m'est promis! J'en accepte l'augure. Je trouverai l'amour ici, ici même! A moins d'épouser une fille de pêcheur ou une bonne d'auberge, je ne vois pas!... A moins encore que je m'éprenne subitement d'Huguette et que, d'une façon aussi inattendue, elle devienne amoureuse de ma personne!...

Cette pensée le fit sourire. Huguette et lui, deux vieux amis presque frère et sœur!... Ah! elle rirait bien, elle aussi, d'entendre émettre cette hypothèse!

— Pourtant, à part elle et Annie Cornouër...

Il broncha soudain.

— Annie?... Alors, elle peut-être? Allons donc! Le seul fait d'avoir vu le rayon vert allait-il le rendre romanesque! Il fallait écarter ces sentimentales perspectives sans queue ni tête! Il était un garçon équilibré, que diable! Tout viendrait à son heure, même l'amour!

Il était sorti à jeun et son estomac commençait à crier famine. Il se leva et prit d'un bon pas le chemin du retour.

— Annie, sa femme?... Après tout, elle était charmante, cette jeune fille : son éducation et son instruction ne laissaient rien à désirer. Elle était adorable, hier, sous ses vêtements blancs, dont la coupe parfaite et la façon très simple soulignaient sa finesse, sa distinction naturelles. Annie, sa femme... Pourquoi pas?

Il sortit de sa rêverie brutalement :

« Allons! Plaisanterie que tout cela! Il quitterait Belle-Isle le surlendemain et ne reverrait sans doute jamais la jeune fille... »

Il affecta de chantonner sur le mode détaché.

Mais une mélancolie qui ressemblait presque à un regret saignait en lui.

•

Il faut bien admettre que le hasard, complice, s'en était mêlé. Peut-être faut-il ajouter qu'Huguette avait un tout petit peu aidé le hasard : toujours est-il que ce même matin ils rencontrèrent l'armateur et que celui-ci se laissa inviter, sans trop se faire prier, à prendre l'apéritif avec ses trois nouveaux amis.

Il faut croire aussi que les trois jeunes gens étaient fort sympathiques aux Cornouër! Le lendemain, en réponse à une boîte de chocolat qu'ils avaient fait adresser de La Baule pour remercier de la journée passée en mer, ils recevaient une invitation à déjeuner.

Comment, au cours du repas, la conversation amena-t-elle à cette décision? Nul, sans doute, parmi les convives, n'aurait su le dire. Ce qui est certain, c'est qu'il fut décidé que les jeunes gens rejoindraient La Baule à bord de l'*Albatros!*

Quelques heures plus tard, après un assez long entretien téléphonique avec

leur père, Huguette et Pierre remontaient au « Nid de Goélands ».

— Veuillez nous excuser, dit le jeune homme. Nous avons annoncé à nos parents notre retour. Nous leur avons dit toutes les amabilités que vous avez eues pour nous et nous sommes chargés de vous exprimer tout le plaisir qu'ils auraient à faire votre connaissance.

Les deux époux se consultèrent du regard :

— C'est fort gentil à eux, cher monsieur, mais . . .

— Je vous en prie, madame, ne dites pas non ! Faites-nous la grâce, vous et Mlle Annie, d'accompagner le capitaine sur l'*Albatros*. Cette petite croisière serait pour René, pour Huguette et moi-même le plus joli de nos souvenirs. Notre maison de La Baule est suffisamment grande pour nous abriter tous. Ne refusez pas, madame, ce serait pour nous une telle déception ! . . .

— Eh bien soit ! consentit en riant Mme Cornouër. Nous vous accompagnerons. Mais nous n'irons à terre que juste le temps nécessaire pour faire une visite à vos parents . . .

— Je suis certain que maman saura trouver les arguments qu'il faut pour vous retenir . . . menaça gentiment Pierre tourné vers l'armateur.

•

On naviguait sous peu de toile. L'étrave de l'*Albatros* froissait l'eau matinale avec un bruit de soie. René regardait ses amis qui s'acharnaient en un bridge passionnant. Bien qu'il jouât volontiers aux cartes, il avait cédé le pas à plus enragés que lui : Huguette et son frère, de même qu'Annie s'était effacée devant ses parents.

Le front serré d'attention, les quatre bridgeurs ne voyaient rien que leur jeu Le matelot qui tenait la barre regardait l'horizon et, rêveusement, Annie regardait la mer.

René fumait. Une cigarette donne une contenance dans les cas difficiles. Or, présentement, René était fort embarrassé de sa personne. La présence de la jeune fille à deux pas de lui l'intimidait. Il aurait voulu lui parler et ne savait que dire. Il cherchait éperdument ses idées et ses mots : mots et idées le fuyaient.

Depuis trois jours, la pensée d'Annie l'obsédait. Si, tout de même, c'était vrai, cette légende du rayon vert ? Elle deviendrait sa femme ! . . . Avoir pour la vie une compagne comme elle ! . . .

Il l'observa subrepticement. Cette jeune Bretonne aux yeux clairs avec son front têtu et sa bouche tendre était étrangement attirante. Son menton était posé sur ses mains fines et racées, aux ongles parfaits, et sous la peau on voyait courir une veine.

Il fut ému de découvrir cette mince veine bleue, ému au point d'en avoir envie de pleurer . . . Ce fut à cet instant qu'elle posa son regard sur lui. Devant son expression bouleversée elle rougit et détourna les yeux, sans rien dire.

Des exclamations s'élevaient chez les joueurs. Le camp Mme Cornouër-Pierre venait d'infliger au camp adverse une défaite écrasante.

La vie suspendue ressuscita :

— Si nous écoutions un peu de musique ? proposa Mme Cornouër.

— Avec plaisir !

L'armateur descendit dans le rouf et revint, portant un phonographe et une mallette à disques.

— Voilà ! fit-il.

Il remonta soigneusement l'appareil tandis que chacun se casait de son mieux pour écouter à l'aise.

Le chant d'un violoncelle s'éleva, ample et puissant dans cette solitude de la mer et du ciel. Avec les premières mesures, une religieuse émotion s'empara des auditeurs.

Pour René, ce fut, d'un seul coup, comme un bouleversement de tout son être. Annie était demeurée à sa place, tout près de lui, à cause de l'étroitesse du pont. Il montait d'elle un parfum si discret qu'il ne l'avait point encore perçu, mélange de savon et de chypre, qui tout à coup atteignait le jeune homme et le troublait intensément. Il regardait le fin visage aux lignes nettes, les paupières légèrement bridées, les yeux clairs, tout le masque émouvant de cette Celte dont le charme, presque asiatique, était sain, loyal, dépourvu de tout inquiétant mystère. Et devant la splendeur du regard et la beauté inscrite sur les lèvres un peu fortes, il se sentit si troublé, si ému, qu'il fallait bien qu'il s'avouât comme dans un cri :

— Mais je l'aime !

Ce fut vers onze heures que les passagers de l'*Albatros* s'apprêtèrent à débarquer. Un you-you se glissa contre le flanc du voilier :

— Papa ! maman ! s'exclama Huguette.

Mme et M. Larrion, accueillis par les Cornouër touchés de cette marque de bienvenue, montèrent à bord. Présentations, sympathie réciproque. Après dix minutes de bavardage, les Bretons acceptaient l'invitation à déjeuner de Mme Larrion .

— Allez vous habiller, mon petit René, dit-elle maternellement au jeune homme, et rejoignez-nous. Je regrette que vos parents ne puissent être des nôtres : ils ont accepté hier matin de se laisser enlever par vos amis Jamet, qui pendent la crémaillère dans leur nouvelle maison de Biarritz. Vous voilà donc seul pour quelques jours. Mais vos deux amis vous feront oublier votre solitude en vous entraînant à la maison : votre couvert y sera toujours mis .

— Combien je vous remercie, madame . . .

— Dépêchez-vous et revenez vite !

Tandis que la limousine des Larrion filait en direction du « Bungalow rose »,

demeure de l'industriel, René filait vers « Les Pins », sa propre maison.

Le personnel était demeuré à sa disposition.

— Préparez, mon bain, Marguerite, vite, vite! François, mes vêtements. Je déjeune dehors.

— La jaquette, monsieur?

— Non. Un complet sombre. Je suis pressé !Vite, vite!

Les deux domestiques s'empressèrent. En dix minutes, René, enfermé dans la salle de bains, fut rasé, baigné, frictionné. Cinq minutes plus tard, il était chaussé, habillé, fin prêt.

Et, de nouveau, il prit le galop pour franchir les deux cents mètres qui le séparaient de la villa de ses amis.

Il avait hâte de revoir Annie, grande hâte!

Dans le cadre élégant du « Bungalow rose » les deux « paysannes » ne choquaient point. Aucune fausse note dans les costumes tailleur qu'elles avaient revêtus l'une et l'autre pour « venir à la ville »; une aisance parfaite au milieu de ce grand salon.

A table, René les observa d'un regard critique: le service raffiné ne semblait pas les dérouter: elles agissaient et parlaient naturellement, en femmes de bonne compagnie que ne troublent nullement les subtilités. Devant chaque geste d'Annie il s'émerveillait de la découvrir si fine, si spirituelle. Comme elle représentait bien la femme qu'il souhaitait! Une émotion douce et poignante grondait dans sa poitrine, lui étreignait la gorge :

« Je l'aime! » pensait-il.

Ah! la douceur et la torture de l'amour qui vous engourdit, s'insinue en vous, s'intègre à votre sang comme un virus, — comme un virus maléfique et mortel, parfois! — René en était encore à la période de la révélation: il regardait se lever l'aube sans pouvoir dire ce que serait la journée. Mais il éprouvait le bien-être et la joie de l'aube! Il ne faisait pas de rêves précis, il n'envisageait ni les difficultés, ni les impossibilités qui pourraient s'opposer à son amour! Il vivait la béatitude de ce miracle :

« Je l'aime! »

Cependant, une inquiétude sourde le taraudait. Annie ne lui accordait d'attention qu'autant qu'elle le devait pour demeurer correcte. Cette attitude de la jeune fille le paralysait. Il devenait timide et gauche et se gourmandait en se traitant d'idiot. Cela n'arrangeait rien; son entrain habituel : détruit! Son esprit: mort! Rien en lui n'éblouissait plus, et s'il demeurait séduisant, c'est parce que la nature l'avait doué d'un physique aimable !

Le repas se poursuivait sous le signe de la gaîté, gaîté discrète et de bon ton. Tous les convives réunis autour de cette table sympathisaient et le déjeuner se prolongea fort tard. Ce fut seulement vers quatre heures de l'après-midi que la famille de l'armateur prit congé de ses amphitryons. Le capitaine et Mme Cornouër, soucieux de ne point abuser de l'hospitalité qu'ils avaient reçue, reprirent la route de leur Ile de roc.

Lorsque l'*Albatros* ramena son ancre, il sembla à René qu'une main brutale lui serrait le cœur. Lorsque le bateau ne fut plus à l'horizon qu'un point blanc, gros comme une mouette, la terre fut soudain comme dépeuplée.

... Le soir, quand il rentra chez lui, le valet de chambre lui dit :

— Monsieur, Madame a téléphoné cet après-midi. Monsieur et Madame ne reviendront pas à La Baule. Madame prie Monsieur René de vouloir bien les rejoindre à Biarritz où ils achèveront la saison. Monsieur recevra une lettre demain.

«Un chèque! » pensa René.

Puis, tout haut :

— C'est bien, merci. Préparez mes bagages pour demain et téléphonez pour me retenir une couchette.

Avec lassitude, il gagna sa chambre et se jeta dans un fauteuil. Une nuit à passer avant de partir! Ç'allait être long!

Désœuvré et mélancolique, il alluma une cigarette.

Etre à demain soir, vite!

Car maintenant qu'Annie était loin, il avait hâte de fuir à son tour!

IV

Fin d'été à Biarritz. Automne en Sologne. Hiver à Paris... Des paysages différents, des visages multiples.

Un souvenir unique : Annie!

Un jour, dans un besoin de se confier, il avait parlé des Cornouër à sa mère. En badinant, il avait dit sa méprise, la verte leçon qu'il avait reçue. puis les agréables relations qui étaient résultées de tout cela... Prosaïquement, Mme Bessac avait conclu :

— Tant mieux que ces braves gens aient pu vous amuser et embellir d'un peu de couleur locale votre petit séjour à Belle-Isle!

Il protesta :

— Sais-tu, maman, que « ces braves gens » dont tu parles sont de notre classe! Mme Cornouër est une vraie femme du monde! Sa fille est licenciée ès lettres...

— Possible! Il y a beaucoup de filles de paysans qui ont des diplômes ou des grades!...

— Mais ce ne sont pas des paysans, maman!...

— Allons donc! Des femmes qui se promènent en tablier à fleurs et en coiffe de tulle, pas des paysannes! Que te faut-il de plus?... J'espère bien que tu n'as pas voué à ces braves gens une amitié éternelle?

Il se referma :

— Tu me peines en parlant d'eux en ces termes...

Il avait détourné la conversation et jamais plus prononcé le nom des Cornouër.

Au nouvel an, il envoya à ses deux amies bretonnes des chocolats et des fruits confits avec un mot délicat, qui le rappelait au souvenir des habitants du « Nid de Goélands ». Par retour du courrier il reçut de Mme Cornouër une lettre charmante sur laquelle l'armateur avait tracé quelques phrases amicales et Annie la formule banale : « Bon souvenir. »

Formule banale ou lourde de sous-entendus ! . . .

Du jour où il eut cette lettre en poche un besoin subit, impétueux comme une tempête, monta en lui : la revoir ! Simplement pour lui serrer la main et retrouver, ne fût-ce qu'une minute, son sourire. Il lutta un mois contre son désir. Puis, un matin, il prit sa voiture et partit.

Pour Rennes.

Pendant deux journées entières il guetta la sortie des étudiants de lettres. Il ne la vit point : soit qu'elle n'eût pas de cours, soit que la préparation de sa thèse d'études supérieures la retînt à la bibliothèque. Sur la déserte place Hoche où il attendait. on le remarqua très vite des maisons voisines ; des rideaux s'écartaient hypocritement et des yeux, derrière, observaient sans bienveillance cet homme jeune et frissonnant qui attendait la sortie des cours.

Au matin du troisième jour, alors qu'il quittait son hôtel pour reprendre sa faction, il se trouva brusquement face à face avec celle qu'il attendait. Elle le reconnut, devint très rouge et s'exclama, un peu trop bruyamment peut-être.

— Vous ! Comment se fait-il ? Quel curieux hasard ! . . .

Il pâlit, se troubla, oublia le mensonge qu'il avait préparé pour expliquer sa présence à Rennes et lâcha tout d'une traite :

— Ce n'est pas le hasard ! Je voulais vous revoir !

A son tour, elle devint très pâle ; elle se mordit les lèvres et les ailes de son nez palpitèrent.

— Moi ? murmura-t-elle. éperdue.

Il était trop tard pour reculer ! Il fallait qu'il s'expliquât :

— Oui. Je ne pouvais plus vivre sans vous revoir. Je vous aime trop, vous comprenez !

Il parlait d'une voix blanche, sans faire de geste. Son visage seul exprimait sa sincérité.

Elle était appuyée contre le mur, livide, comme si elle eût été sur le point de s'évanouir, mais digne et correcte de sorte que les passants ne pouvaient se rendre compte de l'effroyable émotion qui écrasait ces deux jeunes êtres.

Parce qu'elle ne répondait point, il se jugea perdu. Ce fut pour la forme qu'il poursuivit :

— Vous ne consentiriez pas à devenir ma femme, n'est-ce pas ?

Elle le regarda et sourit faiblement :

— Vous savez bien que si ! dit-elle.

Eperdu, il répéta :

— Vous voulez ? Vous voulez bien ?

— N'avez-vous donc pas compris que je . . .

Elle s'interrompit, bronchant sur le mot merveilleux qu'elle allait prononcer.

— Vous m'aimez donc aussi ? murmura-t-il.

Elle rit, et ses yeux étaient pleins de larmes de joie.

— Depuis le premier jour ! avoua-t-elle. Vous vous rappelez, dans le chemin . . .

— A cause de mon béret inamovible ? demanda-t-il en se raillant, de peur, lui aussi, de pleurer d'attendrissement à ce souvenir.

Annie protesta :

— Non, pas à cause de cela ! Mais cette crainte que vous aviez de m'avoir blessée . . . Un garçon comme vous courant après une humble paysanne pour lui adresser des excuses ! . . . Cela m'a frappée comme une chose rare : je vous ai deviné très bon ! Et puis après . . .

— Après ? insista-t-il un peu haletant.

— Après . . . mon Dieu . . . je vous ai vu simple et sympathique . . . Et voilà !

Ils demeuraient l'un en face de l'autre, bras ballants, gênés de ne plus rien trouver à se dire mais si divinement heureux que la joie brillait dans tous les plis de leurs visages et de leurs yeux.

— Ma petite Annie ! . . . fit-il seulement au bout d'un instant.

Ils se mirent à marcher côte à côte, conscients de la richesse des minutes qu'ils vivaient.

Ils firent ainsi une centaine de mètres. La joie déferlait en eux tumultueusement.

— Quand mes parents pourront-ils joindre les vôtres ? demanda enfin René.

L'émotion la fit devenir toute rose.

— Voulez-vous à Pâques ? Pâques est très tôt cette année . . .

— A Pâques, soit. Je reverrai donc Belle-Isle, cette belle île où le bonheur m'a été annoncé . . .

— Comment cela ?

Il lui conta alors la légende du Rayon Vert.

— Vous voyez qu'elle est vraie, conclut-il. Puisque je touche de la main le plus radieux des bonheurs !

Ils se sourirent.

— N'alliez-vous pas au cours ? demanda le jeune homme.

Insoucieusement, elle répliqua :

— Oh ! les cours ! Aujourd'hui ! . . .

— Vous pouvez vraiment me consacrer votre journée ?

Elle rit :

— Presque ! dit-elle. Nous irons, à onze heures, chercher une de mes bonnes amies qui déjeunera avec nous. Nous l'accompagnerons au cours pour trois

heures et je resterai près de vous jusqu'à cinq. Quand partez-vous ?

— Quand vous voudrez. Je suis libre, vous le savez . . .

— Eh bien, ce soir. Il y a un train pour Paris vers cinq heures.

— Si vite ! murmura-t-il, tout déconfit.

— Oui. Nous avons une provision de bonheur qui nous permettra bien d'attendre jusqu'à Pâques, n'est-ce pas vrai ? Sachons nous en contenter pour l'instant . . . Dix-sept heures, c'est convenu, n'est-ce pas ?

— J'ai ma voiture . . . Ne pourrions-nous dîner ensemble ? De nouveau votre amie accepterait de venir avec nous, j'en suis sûr !

Elle sembla réfléchir un instant, puis se décida :

— Il vaut mieux pas ! Nous allons passer ensemble quelques bonnes heures . . . Ne demandons pas trop d'un seul coup à la vie. Rendons-nous compte qu'elle vient de nous combler. N'abusons pas ! . . .

Il fut sur le point d'insister. Elle le prévint :

— Où allez-vous nous emmener déjeuner ? . . . Odile, mon amie, est un peu gourmande, et je serai contente que nous fassions un déjeuner de gala ! C'est une grande fête aujourd'hui. Je ne vous quitterai qu'à cinq heures précises . . . Voyons, ne soyez pas maussade et riez vite ! . . .

— Ma petite Annie !

Il parlait d'une voix d'extase. Bouleversée, elle murmura à son tour :

— René !

Et il leur sembla que tout le paradis était en eux !

V

— Mais tu es fou, mon pauvre petit, fou à lier ! Jamais ta mère ni moi nous ne donnerons notre consentement à ce mariage disproportionné ! René Bessac n'épousera pas une paysanne ! Ah ! mais non ! Tiens, ce matin encore je bavardais avec le comte de Morhange. Vieux nom, alliances princières, relations éblouissantes. Eh bien, je suis sûr que tu lui plais beaucoup et qu'il ne lui répugnerait pas de répondre oui si nous lui demandions pour toi la main de sa fille. Blanche de Morhange est une belle créature, racée, ne le nie pas ! Peu d'argent, sans doute, mais une famille ! . . Veux-tu que je tâte le terrain ?

— C'est inutile, papa ! Je te répète pour la vingtième fois que les Cornouër ne sont pas des paysans. Ce sont des Bretons, attachés, par goût d'art, à leurs traditions, mais des gens de l'espèce de ceux que nous fréquentons ! Combien je regrette, oh ! combien je regrette que les Larrion, qui les ont reçus, ne soient pas à Paris pour te parler d'eux ! Ecris-leur en Bohême où ils se trouvent et tu verras. Tu es négociant, M. Cornouër l'est aussi. Au dix-septième siècle, les armateurs étaient considérés presque

comme des gentilshommes, et je ne déchoirais pas en entrant dans cette famille. Mlle Cornouër a reçu la même éducation que moi ; elle a, de plus, une culture que je n'ai pas . . .

M. Bessac ricana :

— Une licenciée ! Mon fils épousant une pédante.

— Non. C'est une jeune fille très simple. Pourquoi veux-tu qu'une femme cultivée soit automatiquement une pédante ? Le cerveau des femmes vaut celui des hommes, crois-moi, et s'il y a des imbéciles dans les deux sexes on trouve aussi, dans les deux sexes, des gens intelligents.

— Enfin, bref ! trancha l' « Epicier », je te dis non, c'est non ! Nous sommes bien d'accord, n'est-ce pas ? insista-t-il en se tournant vers sa femme.

— Parfaitement ! affirma Mme Bessac d'une voix molle.

— Mais que lui reprochez-vous donc ? insista René torturé. N'est-elle pas aussi riche que vous pouvez le souhaiter ?

— Là n'est pas la question ! J'ai pris mes renseignements. Le père vaut une vingtaine de millions, mais eût-il été milliardaire, tu ne serais pas pour sa fille.

— C'est votre dernier mot ? interrogea froidement René.

Il se redressait de toute sa taille, pâle et résolu.

— Oui ! fit le père.

— Je pourrais vous faire observer que la loi me donne le droit de me passer de votre volonté. Je ne le ferai pas ! Mais j'aime Annie. La vie sans elle n'est rien. S'il m'arrive quelque chose, il faudra ne vous en prendre qu'à vous.

Il fit quelques pas pour sortir :

— Que vas-tu faire ? s'alarma Mme Bessac.

— Rien. Je sors. Je vais signer un contrat avec une maison d'automobiles. Le fils du directeur est de mes amis et j'ai une promesse ferme. Ce soir, je serai attaché comme coureur à la firme Borelli . . .

— De la course automobile ! . . . Tu ne vas pas faire cela, René ! . . . Ce serait notre mort à ton père et à moi !

— C'est mon désespoir et ma mort que vous avez décidés à vous deux ! Au revoir ! . . .

Il sortit.

— René ! cria M. Bessac en se précipitant sur les pas de son fils.

Il le rattrapa et le saisit par l'épaule :

— C'est de la plaisanterie ! Tu ne vas pas faire ça ! . . . Pense à nous . . .

— Sur ta tête et celle de ma mère, je te jure que je vais de ce pas chez Borelli ! répéta farouchement René.

Mme Bessac les rejoignit :

— Mon petit ! dit-elle en pleurant, je t'en supplie ! ne fais pas cela ! Nous n'avons que toi, mon chéri, que toi ! Veux-tu de l'argent ? Demandes-en. Ton père t'en donnera . . .

— De l'argent ! répéta amèrement le jeune homme. Me prenez-vous pour un gamin dont on calme le caprice en lui offrant une bicyclette ou des soldats de plomb ? . . . Je n'ai pas besoin d'argent. Je vais en gagner, d'ailleurs ! Beaucoup, j'espère ! . . . A tout à l'heure !

— Ne pars pas, René, ne pars pas ! Moi, je consens ! Je dis oui ! Epouse-la ! J'irai la chercher, mais je ne veux pas que tu fasses ça ! . . . Dis-le-lui, toi, voyons ! Tu ne veux pas que ton fils meure ! Si tu disais non et qu'il se tue, je te haïrais, toi, son père ! . . . Parle-lui, cède-lui, ne le laisse pas s'en aller !

— Allons, rentrons dans mon bureau ! fit M. Bessac, bouleversé. Nous allons causer.

●

— Mon Dieu, mon Dieu, que je vous remercie ! Que je vous aime tous les deux !

Dans les bras de sa mère, René sanglotait de joie et il serrait à la broyer la main de son père debout, auprès d'eux.

— Voilà, ne pleure plus, mon tout petit ! disait la bonne dame en reniflant ses larmes. Nous ne voulons que ton bonheur, et tu le sais bien, et si tu crois le trouver auprès de cette jeune fille . . . Nous irons donc à Belle-Isle le 9 avril.

— Ce voyage par mer ne me dit rien, rechigna M. Bessac qui ne digérait pas tout à fait sa capitulation. Nous pourrions leur écrire à ces gens . . . Après tout cette demande est une simple formalité.

— Cette manière inusitée pourrait les blesser, objecta Mme Bessac.

— Bah ! Ils seront bien trop flattés de ce mariage pour leur fille ! Mais enfin ! . . . Respectons le protocole puisque tu y tiens ! Nous irons donc à Belle-Isle !

●

Mme et M. Bessac furent introduits dans le salon du « Nid de Goélands ». Ce qui les frappa tout d'abord, ce fut l'art très sûr qui avait présidé à son aménagement : salon parisien de gens de goût. Ils furent agréablement surpris.

Ils le furent davantage encore lorsque les maîtres de céans pénétrèrent dans la pièce. Mme Cornouër portait une robe de ville du meilleur ton et le complet de l'armateur, parfaitement classique, sortait de chez le bon faiseur.

Préliminaires . . . Echange de quelques phrases banales . . . Ces croquants s'expriment dans un français très pur.

— Monsieur, madame, permettez-nous d'aller droit au but. Notre fils René aime Mlle votre fille et nous avons l'honneur de vous demander sa main . . .

— Je vous répondrai, monsieur, sans circonlocutions. Votre fils est un garçon fort sympathique et c'est avec joie que nous envisagerions cette alliance si nous n'avions décidé depuis toujours de ne donner notre fille qu'à un homme ayant en mains une profession sérieuse et stable. Or, si je ne me trompe, M.

René vit en quelque sorte, et un peu prématurément, de ses rentes.

— Mon fils a cinq millions de dot, monsieur ! répliqua orgueilleusement le négociant.

— Je sais, en effet, que vous êtes très riche, monsieur, poursuivit le capitaine. Je le suis également et nos enfants auraient une assez jolie fortune. Malheureusement, nul n'est à l'abri des coups du sort. La ruine pourrait fondre sur eux. En donnant à Annie une solide culture, nous l'avons mise à même de se défendre. Mais nous voulons que son compagnon soit armé comme elle l'est elle-même . . .

M. Bessac se leva. Avec une grande dignité qui dissimulait assez mal son dépit, il dit :

— Excusez-nous.

— Je vous en prie ! . . . Croyez que nous sommes très flattés et infiniment au regret . . .

•

— C'est inimaginable, inimaginable ! répétait l'Epicier en se promenant comme un fauve à travers la pièce. Etre aussi humiliés par des petites gens ! . . .

René, prostré sur une chaise, releva la tête.

— Le capitaine a raison, papa. Il faut que je travaille.

— Ni auto, ni aviation, je t'en supplie ! gémit Mme Bessac.

— Non, maman, non. Je veux vivre. Annie m'attendra, j'en suis sûr. Je vais réfléchir . . .

A cet instant, on frappa à la porte : c'était Annie.

— Vous ! C'est vous ! . . .

Il contemplait la jeune fille. Ses yeux attestaient que depuis le départ des Bessac elle avait dû beaucoup pleurer.

Le négociant et sa femme regardaient avec stupeur cette élégante et fine jeune fille que leur fils venait d'accueillir. Annie ! c'était donc elle !

D'un même coup d'œil ils la jugèrent : charmante et attirante. D'un même cœur ils comprirent la tendresse de René et déplorèrent l'inébranlable décision de l'armateur et de sa femme.

— Alors, dit René, ils ne veulent pas !

— J'attendrai le temps qu'il faudra pour que vous ayez une situation, répondit-elle courageusement, sans que sa voix tremblât. Qu'allez-vous faire ?

— Je ne sais pas encore, avoua-t-il.

— Non, nous ne savons pas. répéta M. Bessac comme un écho docile.

— En descendant, j'ai pensé à quelque chose. Vous déplairait-il de naviguer ?

Naviguer ? Il n'y avait jamais songé ! Naviguer ! L'Aventure, l'imprévu, le sport ! Pourquoi pas ?

— Mon Dieu . . . Non ! Mais si c'était possible . . .

— Ecoutez, nous prendrons papa par son faible. La mer ! . . . Je suis sûre qu'il dira oui . . . Je vais arranger cela avec lui . . . Vous embarquerez sur le quatre-mâts *Qui-qu'en-grogne*. Le capitaine Marlier, son commandant, est mon parrain. Il vous enseignera la navigation théorique et pratique. Dans dix-huit mois, puisque vous avez vos bachots, vous passerez votre brevet de lieutenant au long cours. Nous achèterons le bateau que vous commanderez et je voyagerai avec vous . . . Nous travaillerons pour mon père et pour le vôtre et nous fonderons une sous-firme : Cornouër-Bessac, importations, exportations . . .

— Que voici donc une petite fille énergique ! s'extasia le négociant séduit par l'allant de la jeune Bretonne.

— Naviguer ! gémit Mme Bessac, être toujours au loin ! . . .

— Non, madame. René fera ce qu'a fait mon père. Il sera capitaine d'une flotte . . . Mais à terre ! Port d'attache à Belle-Isle et au Havre, bureaux à Paris. Il faudra que tous nous soyons heureux.

VI

« Ce que femme veut, Dieu le veut ! » et même le capitaine Cornouër l'avait voulu.

Trois semaines plus tard, le *Qui-qu'en-grogne*, ayant à son bord le pilotin René Bessac, cinglait en direction du Canada avec un chargement d'articles de Paris, de tapisseries de Beauvais et d'objets d'art de la manufacture de Sèvres.

Il déposa son fret, chargea des fourrures et des saumons salés et descendit jusqu'aux côtes du Mexique pour y embarquer des conserves de corned-beef. Une escale de vingt jours était prévue à Vera-Cruz pour examen en cale de radoub du beau quatre-mâts qui avait pâti de quelques tempêtes.

René profita de ce repos forcé pour, en usant de l'avion et de l'auto, gagner la République Argentine. Quinze jours de voyage en tout. Au retour, des contrats en poche pour la maison Bessac ! Du café allait lui être expédié à des prix imbattables ainsi que de la viande frigorifiée. Cinq cent mille francs de bénéfice sur les marchés en cours !

Six mois de campagne. Déchargement à Brest. Dans deux semaines, départ vers les Indes !

L'armateur et sa fille montent à bord dès le jour de l'arrivée. Annie, émue et affectueuse ; son père, cordial.

— Mon cher ami, je suis content, très content de vous ! Le capitaine Marlier m'a tenu au courant de vos efforts. Je sais que vous vous formez rapidement au dur métier de navigateur. Je n'ignore pas non plus les affaires, somme toutes brillantes, que vous avez traitées pour la maison de votre père. Il y a de l'étoffe en vous, mon petit, et dès que vous aurez en poche votre brevet d'officier, eh bien, nous ferons sonner les cloches en votre honneur à tous les deux !

— Monsieur ! balbutia-t-il, éperdu de gratitude.

— Un an d'efforts encore, mon cher René ! Vous êtes bien parti ! Je suis sûr que vous continuerez ! En tous les cas, venez demain déjeuner au « Nid de Goélands ». La maman d'Annie voudrait bien embrasser le fiancé de sa fille.

— Papa ! . . . Tu as dit le fiancé ! . . .

— Officieusement, ma chérie, officieusement seulement ! René ne sera autorisé à t'offrir ta bague que lorsque deux galons d'or pareront ses manches . . .

●

Tornades ! Typhons et cyclones ! Des nuits dures ! Des fuites affolantes devant l'orage ! Voiles arrachées, voies d'eau dans la coque ! . . . L'effort quotidien, la lutte contre la mer, contre le vent, contre la mort ! . . . Des pays qui défilent, films en reliefs et en couleurs ; des hommes de tous les types et de toutes les races ; des discussions commerciales ; des heures de quart ; des heures d'études sur les cartes et sur les codes.

Un an a passé encore !

Avenue des Champs-Elysées, chez les Bessac, on attend. Leur ami Tancray, actuel ministre de la marine, leur a dit hier :

— Les résultats seront connus demain. Je vous les communiquerai dès que je les aurai. J'ai donné des ordres pour qu'on m'adresse, dès qu'établie, la liste des candidats reçus . . . Vous serez fixés dans la matinée.

Vingt fois déjà le téléphone a grelotté. M. Bessac et sa femme sont haletants d'angoisse. René, d'apparence plus calme sent son cœur battre sa poitrine à grands coups redoublés.

Depuis neuf heures et demie ils sont là, groupés autour du téléphone. Mais il n'est qu'onze heures. Et comme c'est le ministre en personne qui appellera . . .

Midi moins le quart. Le négociant et sa femme sont à moins d'un doigt de l'apoplexie. René est vert d'impatience.

Téléphone !

— Allô . . . Ah ! c'est vous, mon cher Tancray ! Enfin ! . . . Alors ? . . . Hein ? Comment dites-vous ? ... Mais non, monsieur, vous n'êtes pas ici à la Crèmerie générale! . . . Retirez-vous, je vous en prie, vous nous gênez . . . Allô, Tancray ? . . . C'est cet idiot qui nous a interrompus ! . . . Vous dites ? . . . Troisième ? . . . . Non ! . . . Sur deux cent douze candidats ! ... Oh ! mais c'est magnifique ! . . . Je ne manquerai pas, mon cher ami. Je vous remercie ; il y sera très sensible . . . A très bientôt, n'est-ce pas . . Et merci ! Merci sincèrement !

Brusquement, M. Bessac raccrocha et l'on vit ce spectacle attendrissant et burlesque : l'Epicier entraînant dans une danse improvisée la digne mère de René et chantant sur l'air des *Lampions* :

Il est r'çu . . .
Il est r'çu . . .
Etc . . . , etc . . .

— Viens nous embrasser ! ordonna-t-il avec le peu de souffle qui lui restait. Viens nous embrasser, mon lieutenant !

René se jeta dans les bras de ses parents et les embrassa avec vivacité :

— Il n'y a pas de *mon* lieutenant dans la marine ! plaisanta-t-il en riant. Il y a « lieutenant », tout seul !

— Tu es le nôtre ! affirma Mme Bessac. Et je suis bien sûre que lorsque Annie qui s'y connaît pourtant en appellations maritimes, t'appellera *Son* lieutenant, tu ne protesteras pas !

— C'est vrai ! avoua-t-il.

— Ah ! pensons un peu à elle ! fit fébrilement le négociant.

Il appela « les télégrammes » et dicta :

— Mme et M. Cornouer, armateur, Belle-Isle (Morbihan).

« René reçu brillamment . . . »

— Voyons, papa ! . . .

— Mais si ! Brillamment . . . Vous y êtes, mademoiselle ? Troisième sur deux cent cinquante . . .

— Deux cent douze . . . souffla René

— Mais veux-tu te taire, à la fin ! . . .

« Sur deux cent cinquante. Vous attendons pour fêter fiançailles officielles. Amitiés et baisers à Annie.

« JEAN BESSAC. »

« Voulez-vous relire, mademoiselle ?

« C'est bien ça, merci.

Quelques heures plus tard, un télégramme arrivait de Belle-Isle.

« Affectueux compliments. Serons Paris demain soir, 23 heures. En toute sympathie.

« YVES CORNOUER. »

Montparnasse. La cohue de l'arrivée. Sur le quai, une jeune fille qui n'est rien qu'un cœur qui bat. Plus loin, un jeune homme : il n'est rien, lui non plus, qu'un cœur qui bat.

Annie Cornouër, agrégée de lettres, qui se moque pas mal de ses grades et de ses millions !

René Bessac, qui se soucie peu de ses galons dorés, de son compte en banque et de ses belles relations !

— Les voilà, papa !

Ce sont eux, en effet !

— Annie, ça y est ! . . .

L'armateur tend les mains :

— Je suis bien content ! Vous avez prouvé que vous étiez quelqu'un, mon petit !

— Moi aussi je suis contente, bien contente ! renchérit Mme Cornouër. Que je vous embrasse pour tous les efforts que vous avez faits !

— L'enjeu en valait la peine ! intervint le négociant en se tournant vers Annie. Permettez que je vous embrasse, petite fille !

Ah ! la divine, la merveilleuse minute ! Annie, René !

Dans la voiture qui attend, on les place côte à côte. Il leur semble que leur cœur trop gonflé va éclater dans leur poitrine ! Discrètement leurs mains se frôlent. La tiédeur, le satin de cette caresse ! . . . Et René pense, bouleversé de joie, que tout à l'heure il passera à l'an-

nulaire d'Annie l'anneau qui consacrera devant tous leurs fiançailles.

•

Un mois plus tard. A Belle-Isle.

L'auberge de la mère Codic et les autres hôtels du Palais font florès. Ils sont pleins à craquer de beaux Parisiens qui se sont casés comme ils ont pu. Le « Nid des Goélands » a toutes ses chambres occupées. Le quatre-mâts *Qui-qu'en-grogne* est attendu pour neuf heures avec un contingent d'invités qu'il est allé chercher à La Baule.

Ce matin, le premier adjoint du Palais — M. Cornouër, maire, étant indisponible — prononcera l'union de Mlle Annie Cornouër avec M. René Bessac, lieutenant au long-cours.

Déjà, les cloches de l'église carillonnent et le recteur met la dernière main au beau discours qu'il prononcera pour exalter les deux époux et leur joli mariage d'amour.

Tout le Palais est sur les dents pour regarder passer les beaux messieurs et les belles dames, les officiers en uniformes étincelants et un superbe académicien, gros lézard vert et or.

Le repas et le bal auront lieu à bord du *Qui-qu'en-grogne*, tout frémissant sous son grand pavois. Les matelots sont vêtus de neuf ; l'état-major a son uniforme numéro 1. Prélarts et cordages ont déserté le pont. Celui-ci est net et astiqué comme un plancher de salon. Déjà on y dresse les tables.

Ce sera une belle fête, une fête sans pareille, pour sûr !

ÉPILOGUE

Belle-Isle a retrouvé son calme. L'île n'est plus une étincelante potinière mais un roc battu en tous sens par les vents et les mariés. Tous les brillants invités et les marés. Tous les brillants invités Goélands » que les familles Cornouër et Bessac au grand complet.

Dans quelques heures, Annie et René vont partir pour l'Italie. Ils y retrouveront sans doute Pierre et Huguette qui viennent seulement de les quitter.

René entraîne sa femme :

— Un quart d'heure de marche, Annie. Je veux faire avec vous un pèlerinage . . .

— Un pèlerinage ?

Surprise, mais docile, elle prend le bras de son mari.

Un sentier de terre, puis la côte . . .

— C'est ici, dit René avec émotion, ici que j'ai vu le Rayon Vert et que j'ai reçu, venant du soleil, l'avertissement de mon bonheur !

Elle leva les yeux vers lui, et les bras de René se refermèrent sur ses épaules.

ALEK PLUNIAN

Une nouvelle société cinématographique

Une nouvelle société cinématographique suscite généralement la curiosité publique, car on est désireux d'apprendre quels artistes viendront prendre part à ses débuts, et ce que sera son orientation.

La Compagnie Grand National s'associe à la vieille firme Pathé, et M. Edward L. Alperson, président et chef de la production déclara l'autre jour dans son bureau de l'édifice RKO : « Nous sommes tout prêts à faire concurrence aux compagnies majeures. » Et l'assurance de sa voix avait quelque chose de déterminé. Par conséquent le programme de la nouvelle organisation est ambitieux, varié et comporte l'énorme projet du lancement de cinquante-deux films, dont cinq seront montés suivant le procédé nouveau « deux tons » *Magnacolor*.

James Cagney, le vigilant petit acteur irlandais qui fut libéré par la Cour récemment d'un contrat de $4,500 par semaine avec son ancienne compagnie, est un des premiers à joindre les rangs de Grand National Films Distributing Corporation. Il a déjà commencé à tourner, et Douglas MacLean sera le producteur de son premier film indépendant.

En plus des films Cagney, Monsieur MacLean en produira quatre autres, dont « *Twenty-three and a Half Hours' Leave* », film dans lequel il joua lui-même le premier rôle pour Thomas H. Ince, à l'écran silencieux.

A part M. MacLean, les producteurs qui se joignent à Grand National sont Boris Petrov, Bennie F. Zeidman, George Hirliman, Frank Gay, Al Rosen et Ray Friedgen.

Les étoiles qui font déjà partie de la nouvelle compagnie distributrice sont : James Cagney, Lili Damita, la belle artiste française, Tiffany Thayer, le romancier comédien, George Huston, Marion Nixon, Conrad Nagel, Ian Keith, Tala Birell, Eric Linden, Cecelia Parker, Tey Ritter, et probablement Charles Bickford et Janet Gaynor.

Monsieur Edward Finney, en charge de la publicité générale pour Grand National, produira huit films de l'Ouest avec pour étoile le cow-boy de la Radio, Tex Ritter.

Les productions déjà terminées par cette compagnie sont : *The Devil on Horseback*, un film en couleur avec Lili Damita, *Yellow Cargo*, *Captain Calamity*, *In His Steps*, avec Eric Linden, Cecelia Parker, *Hats Off*, *The Song of the Gringo*, mettant en vedette Tex Ritter, *We're in the Legion Now*.

Le Film est heureux d'offrir ses meilleurs souhaits de prospérité à la Grand National Films Distributing Corporation.

CHRISTO CHRISTY

LAUREL ET HARDY

(*Suite de la page* 10)

l'Europe où il fit plusieurs tournées de vaudeville. En 1927, il rencontre Oliver Hardy, devient son partenaire et « have make 'em laugh ever since », ajoute-t-il.

Il écrit et dirige souvent plusieurs parties de ses comédies.

OLIVER HARDY. Pendant que Laurel est tout à l'anglaise, c'est-à-dire tout à fait anglais, son partenaire, Oliver Hardy, est un Américain des pieds à la tête. Il est né en Georgie, en 1892. Bien qu'avocat, il n'a jamais pratiqué sa profession.

« Dites à vos amis que je ne suis pas aussi bête que j'en ai l'air, et ils ne vous croiront pas. Si. ils le croient sans que je leur dise, car il faut une bonne dose d'esprit pour faire rigoler son prochain. »

Hardy est minutieux, et sa toilette lui donne beaucoup de mal. A le voir évoluer au studio, où il est en train de répéter une nouvelle comédie, l'on n'a pas idée qu'il porte un poids de deux cent cinquante livres. Il mesure six pieds un pouce.

C'est un débonnaire au rire facile, plein d'entrain et de confiance en soi. « Je crois que je n'ai jamais connu la timidité », fait-il, pendant que ses yeux bruns disparaissent dans la rotondité de ses joues.

Il est fier des quarante trophées que son habilité au golf lui a permis de remporter. « Ma pipe et un livre », ajoute-t-il, « au coin d'un bon feu, ou sous un arbre au fond de mon jardin, voilà comment j'aime à passer mes loisirs. »

Il est marié avec l'actrice Myrtle Reeves, et n'a pas d'enfant. C'est un fin causeur en compagnie de qui nul ne doit s'ennuyer. Il est le boute-en-train des parties de plaisir où il se trouve. Sa bonne humeur et sa personnalité si vivante font de lui le génie de la jovialité.

LA DEVISE D'UN COMÉDIEN. «Ma devise, me dit-il, la voici : *Laugh and the world laughs with you. Weep and you weep alone* ». Ceci est vrai pour tous. Et il me semble que c'est parfois une charité que de savoir faire rire ceux qui ont besoin de se détendre l'esprit fatigué par le labeur ou les tracas de la vie.

■ ■ ■

■ Nellie Manley, coiffeuse de Marlène Dietrich, explique comment elle conserve la beauté de la chevelure de la grand vedette. D'abord un bon shampoo, puis les cheveux sont soigneusement brossés pour faire sortir les huiles naturelles. Avec un peigne, elle applique ensuite une huile spéciale à base d'eucalyptus. Avec des serviettes chaudes, elle enlève l'excès d'huile ; lavage au moyen d'un savon de Castille liquide ; après une bonne friction. elle rince complètement pour enlever le savon. Elle fouette séparément le blanc et le jaune de deux œufs qu'elle mélange ensuite et dont elle frictionne les cheveux. Massage complet du cuir chevelu et rinçage. Le dernier lavage se fait avec un savon à base d'huile eucalyptus. Pour le séchage, elle emploie deux brosses rudes, avec un mouvement circulaire qui expose chaque cheveu à l'air. Il ne reste qu'à onduler les cheveux, et à les assécher au moyen d'un séchoir électrique.

■ Anniversaires de novembre : Don Alvarado, 4 novembre 1904 ; Robert Armstrong, 20 novembre 1896 ; Fred Astaire, 26 novembre 1900 ; Laura LaPlante, 1er novembre 1904 ; Pat O'Brien, 11 novembre 1899 ; Jack Oakie, 12 novembre 1903 ; Dick Powell, 14 novembre 1904 ; Roland Young, 11 novembre 1887.

■ La maison de Kay Francis est placée de telle façon qu'en arrivant en auto on y entre par un étage supérieur ; pour aller dans le jardin, il faut descendre deux étages. Elle est située sur les flancs d'une falaise d'Hollywood, d'où l'on entrevoit, par temps clair, l'océan Pacifique.

TOUTES LES VEDETTES DE HOLLYWOOD FONT DU SPORT



Avant le déjeuner, PAUL MUNI *joue au tennis et s'exerce à son ballon pour ensuite nager dans sa piscine.*



JOAN CRAWFORD *fait tous les matins quelques parties de ping-pong avec son mari Franchot Tone.*

Le Cinéma Français

- Voici quelques films qui passeront en primeur au Saint-Denis, au cours du mois de novembre. Toutes ces productions sont distribuées par France-Film :

« *Les Grands* », avec Gaby Morlay. Charles Vanel, Pierre Larquey, Régine Poncet, Serge Grave.

« *Passé à vendre* », avec Jeanne Aubert, Pierre Brasseur et Ginette Leclerc.

« *Club de femmes* », avec Danielle Darrieux, Valentine Tessier et Raymond Galle.

- Les vedettes du « *Grand Refrain* » sont Fernand Gravey. Jacqueline Francell, Signoret et Alerme.

- On annonce la production de « *Une aventure à Paris* », d'après *Le Rabatteur*, de Henri Falk. L'interprétation comprend Lucien Baroux, Danièle Parola, Jules Berry, Arletty. Germaine Aussey et Carette.

- On reverra le célèbre couple Lilian Harvey-Henry Garat dans «*Les Gais Lurons* », prochainement sur les écrans montréalais. Une fort belle mise en scène, de la musique, de l'amour !

- On prévoit un grand succès pour « *Un mauvais garçon* » dont les vedettes sont Danielle Darrieux et Henry Garat.

- On tourne actuellement aux studios d'Epinay un grand film réaliste : « *Les bas-fonds* », tiré du grand succès théâtral de l'écrivain russe Maxime Gorki : « *Na-Dnié* ». Les principaux interprètes sont Suzy Prim, Jean Gabin, Jouvet, Le Vigan.

- Dans « *Paris* », Harry Baur joue le rôle d'un chauffeur de taxi dont la jeune fille (Renée St-Cyr) lui donne beaucoup de souci, car il craint pour elle les embûches de la grand'ville. Film émouvant et d'une belle sincérité.

- « *La joueuse d'orgues* » passera sur nos écrans à partir du 21 novembre. Ce film est tiré de l'œuvre si populaire de Montépin. Il eut un grand succès en France.

- France-Film nous apprend que nous verrons cet hiver le grand film « *L'appel du silence* », qui raconte la vie du Père de Foucault.

- On termine actuellement une production très originale : « *Monsieur Personne* », avec Jules Berry, Josseline Gaël et André Berley.

- Il ne faudra pas manquer de voir « *La vie de bohème* » tiré du célèbre roman de Murger. Abel Gance en est le metteur en scène.

- « *Nitchevo* », qui fut un des beaux films du cinéma muet est repris au parlant avec une brillante distribution : Harry Baur, Marcelle Chantal, Mosjoukine, Lisette Lanvin, Georges Rigaud, Paul Azaïs. Dialogue de Stève Passeur et musique de Honnegger.

- Marie Glory, Parisienne d'adoption, est toujours célibataire ; elle vient de reparaître à l'écran dans « *Amants terribles* » ... Georges Milton est marié ; il naquit, il y a quarante-cinq ans, à Puteaux ; son vrai nom est Georges Michaud ... Roland Toutain est marié à la comtesse de Buisseret ... Raymond Galle est célibataire ... Raimu s'appelle en réalité Jules Muraire ... Pierre Fresnay est fiancé à Yvonne Printemps ... Colette Darfeuil est mariée ; son mari est Pierre Weill ... Bernard Lancret a vingt-cinq ans ; il est célibataire ... Avant de faire du cinéma, Pierre Richard-Willm fut élève à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris, puis acteur à l'Odéon ... La petite Claude Barghon que vous avez vue dans « *Les deux gamines* » et « *La marmaille* » est âgée de huit ans ... René Lefèvre a trente-six ans ... Paul Azaïs est Français, célibataire et âgé de vingt-neuf ans.

Trois grands films français que nous verrons en novembre







De haut en bas :

Danielle Darrieux et Henry Garat dans « *Un mauvais garçon* ».

Gaby Morlay et Charles Vanel dans « *Les Grands* ».

Charles Deschamp, Jeanne Aubert et Max Michel dans « *Passé à vendre* ».

Ces trois films sont distribués par *France-Film*.



LES PLUS BEAUX YEUX DU CINEMA

Petit concours à organiser entre intimes pour égayer une soirée qui risque de devenir ennuyante . . .

Couvrez tous les noms d'un morceau de papier ou d'une bande de carton, et amusez-vous à mettre la perspicacité de vos amis et amies à l'épreuve. Toutes ces vedettes jouent pour Warner Bros. Pictures, Inc.

■ Le célèbre metteur en scène Irving Thalberg, décédé récemment, habitait une magnifique ville à 707 Ocean Front, Santa Monica. Il a laissé à sa femme Norma Shearer, une fortune évaluée à dix millions de dollars. Vice-président de la Metro-Goldwyn-Mayer, il a monté tous les échelons de la carrière. Né le 30 mai 1899, à Brooklyn, il était le fils d'un modeste importateur de dentelles. Il était père de deux enfants : Irving, âgé de six ans, et Katharine, âgée de quatorze mois.

■ Lee Sheldon est le gardien des animaux aux studios Warner. Sa tâche n'est pas facile. Les studios possèdent en effet quelques castors, un orignal, des chiens de toutes sortes. Le plus souvent, cependant, les studios louent des animaux aux cirques : lions, panthères, éléphants et le reste. Lee Sheldon est responsable du soin de ces bêtes Il sait de plus où se procurer des animaux savants, quels qu'ils soient.

■ Le genre de film qui plaît le plus au public est la romance mêlée de comédie. C'est la vie elle-même . . . Après une journée bien fatigante au studio, Kay Francis n'aime rien mieux que jouer au tennis . . . pour se reposer . . . Anne Sheridan, qui a du sang indien dans les veines, a été admise comme membre de la tribu des Cherokee . . . Edward G. Robinson vient d'arriver d'Angleterre. Son prochain film sera *« Kid Galahad »*, production First National . . . Spencer Tracy va très souvent aux représentations de cirque et il ne manque pas de s'asseoir sur la première rangée . . . Robert Taylor entrera à Noël dans la villa qu'il se fait construire . . . Dans *« Parnell »*, Joan Crawford portera seize robes différentes. Ce sera presque une parade de modes.

■ Johnny Weissmuller (Tarzan) est allé rejoindre sa femme à Londres, Angleterre. Lupe Velez joue dans un film d'une compagnie anglaise.

Raymond Cordy

■ Raymond Cordy — un des bons comiques du cinéma français — est né à Vitry-sur-Seine, le 9 décembre 1898, le même jour que son frère. Curieux, n'est-ce pas ?... Il a fait tous les métiers. A la déclaration de la guerre, il était acteur à Madagascar, colonie française de l'océan Indien. Après l'armistice, il s'emploie... comme chauffeur de taxi. C'est comme chauffeur de taxi qu'il joue dans « *Le Million* », son premier film. Depuis, il a paru dans un très grand nombre de productions françaises. Le public estime beaucoup, en général, son allure gauche et timide ; c'est un comédien consciencieux. Préfère la campagne à la ville, aime la mer, parce qu'il nage bien ; monte à cheval et fait de l'aviron. Bon mari, bon père, bon camarade. Aime recevoir des lettres mais n'y répond pas souvent. Voici son adresse : 78, rue de Fontenay, à Vincennes.

■ Notre correspondant nous a appris, voici quelques semaines, que Jean-Pierre Aumont est toujours fiancé à Blanche Montel... Brigitte Helm, que nous ne voyons plus guère à l'écran français, a trente ans. Elle est mariée à M. Weisbach... Le vrai prénom de Tino Rossi est Constantino. Il a une petite fille et vit à Paris sous son vrai nom de famille... Annabella, la femme de Jean Murat, débuta en 1925 dans « *Napoléon* », d'Abel Gance.

■ Nous verrons probablement ici cet hiver un grand film de Pierre Chenal « *Feu Mathias Pascal* ». La vedette en est l'actrice italienne Isa Miranda. Présentons-la : Presque après ses débuts au théâtre, elle entra au cinéma italien. Elle a tourné de nombreux films. Originaire de Milan. Elle parle couramment le français et l'allemand ; pratique tous les sports. Le premier rôle masculin de « *Feu Mathias Pascal* » est rempli par Pierre Blanchar.

■ La vogue de Charles Boyer lui a permis de revoir les premiers films qu'il a tournés. C'est ainsi que, depuis plusieurs mois, on revoit à l'écran un film français qui date de plusieurs années : « *L'Epervier* ». Plusieurs lecteurs nous ont demandé la distribution. La voici : Charles Boyer, Nathalie Paley, Pierre Richard-Willm, Marguerite Templey et George Grossmith.

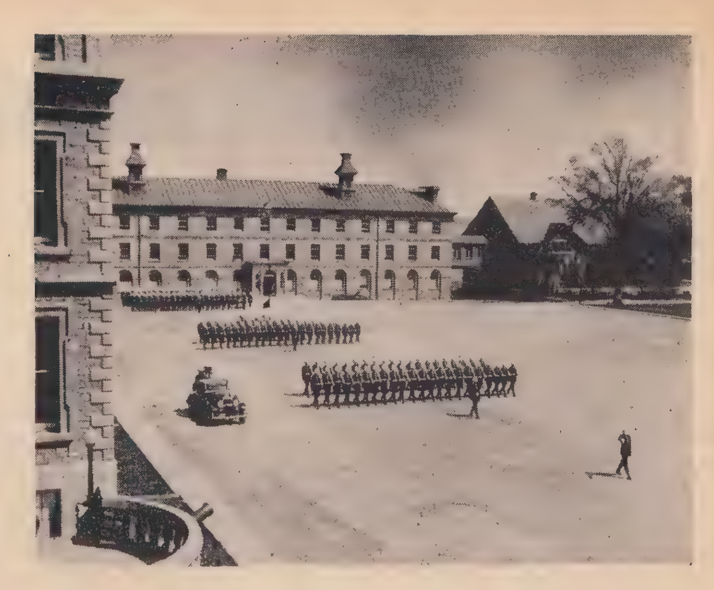
■ Danièle Darrieux est née à Bordeaux. Toutes les Canadiennes ont pleuré en voyant et en écoutant « *Meyerling* ». Elle a tourné aussi d'autres beaux films, comme *Mamzelle Mozart, Club de femmes, Un mauvais garçon* et *Port-Arthur*, parmi les plus récents. Comme Simone Simon, Danièle Darrieux porte son vrai nom.

■ Autres petits renseignements : Pierre Fresnay a trente-huit ans. Paul Azaïs et Christian Gérard en ont tous deux vingt-neuf. Francis Lederer est tchèque, étant né à Prague en 1906. Tino Rossi est à tourner un nouveau film d'Yves Mirande.

■ Sacha Guitry semble délaisser complètement le théâtre pour le cinéma. Après son dernier film, le « *Nouveau Testament* », qui obtint un gros succès, il fera mieux encore, prétend-on, avec le « *Roman d'un Tricheur* », composé, mis en scène et interprété par lui-même.

■ Edwige Feuillère vient de remporter un nouveau succès avec la « *Route heureuse* », le beau film réalisé par Georges Lacombe et édité par les films Epoc.

■ Maurice Lagrenée, le sagace *Inspecteur Grey*, que nous avons vu récemment, jouera encore le rôle d'un inspecteur de police dans «*L'empreinte rouge* ».



Les cadets de l'Ecole Militaire de Kingston (Royal Military College). Photo extraite du film « Précision » tourné par l'Associated Screen News Limited, Montréal.

Le Cinéma Canadien

Trop de Canadiens ignorent encore qu'il existe chez nous au moins une compagnie de cinéma cent pour cent canadienne. C'est l'*Associated Screen News, Limited.* de Montréal. Depuis quelques années, cette société a tourné un grand nombre de films documentaires d'un très grand intérêt dans toutes les provinces du Canada. Nous en avons vu plusieurs. Tous sont aussi bien faits que les meilleurs films documentaires américains ou européens.

Tous nos théâtres canadiens devraient se faire un devoir de projeter ces films canadiens qui contribueraient à la fois à l'amusement et à l'éducation du public. Le théâtre Saint-Denis de Montréal, en a déjà donné. C'est là, en tout cas, que nous avons vu, pour notre part, le film de la Gaspésie tourné par l'Associated Screen News.



Photo d'un film de l'Associated Screen News tourné à Noranda et en divers endroits de la région minière de la province de Québec, au sud de l'Abitibi.

La diplomatie de l'amour

Première question. — *Quand un homme rencontre une jeune fille pour la première fois ou quand il l'invite à sortir, quelle est la première chose qu'il remarque à son sujet ?*

— La façon dont elle est habillée et . . . lavée, répond Jean Harlow. Ceci ne veut pas dire que sa robe doit sortir de chez un grand couturier et être la dernière expression de la mode. Quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, le jeune homme en question sera incapable de démêler si c'est un modèle de l'année passée ou le dernier cri de la saison. Mais il remarquera si votre robe est « nette », c'est-à-dire propre et bien repassée. Ce que vous portez n'est pas à moitié aussi important que la façon dont vous en prenez soin. Même conseil pour votre toilette physique. La femme moderne doit être d'une propreté impeccable. Bain ou douche tous les deux jours au moins, shampooing tous les dix jours (plus souvent pour les blondes), manucures fréquents.

Deuxième Question. — *Pensez-vous que les hommes détestent réellement le maquillage ?*

— Seulement quand il est trop voyant. Le maquillage doit être employé pour mettre en valeur votre beauté non pour vous refaire un nouveau visage.

Troisième Question. — *En choisissant une robe, doit-on chercher une couleur qui vous aille ou une couleur que l'on aime ?*

— Choisissez sans hésitation la couleur qui vous flatte le plus. C'est-à-dire qui s'harmonise le mieux avec vos cheveux, votre peau et vos yeux. Les couleurs que nous aimons sont le plus souvent désastreuses pour nous.

Quatrième Question. — *Quelles sont les couleurs que les hommes préfèrent ?*

— D'après mes observations personnelles, je pense que les hommes ne font pas très attention aux couleurs. Je crois néanmoins qu'ils ont une préférence marquée pour le noir et le blanc en ce qui concerne les robes du soir.

Cinquième Question. — *Quelles sont les habitudes ou les manières qui ennuient le plus les hommes ?*

— J'ai appris souvent à mes dépens que les hommes ont horreur de la « pose ». Les attitudes ou le langage affectés sont leur grande terreur ainsi que les femmes trop réservées.

Sixième Question. — *Si vous aimez la compagnie d'un homme, devez-vous le lui laisser voir, ou est-il plus diplomatique de simuler l'indifférence ?*

— Je pense qu'il vaut mieux adopter une attitude franche. Si vous avez passé une bonne soirée avec votre ami, pourquoi ne pas le lui laisser entendre. Ceci ne signifie évidemment pas que vous deviez vous jeter dans ses bras, mais la tactique de l'indifférence est si enfantine et si démodée.



Claudette Colbert *ferait aussi, tout comme Jean Harlow, un excellent professeur de coquetterie. La voici, donnant une démonstration à deux élèves bien peu sérieux :* Fred MacMurray *et* Robert Young.

ARRÊTEZ !

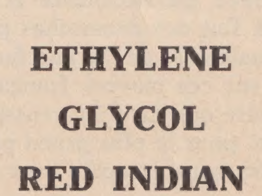
15 Minutes pour mettre votre auto en bon état

Arrêtez à l'enseigne de la Red Indian. En 15 minutes seulement votre auto sera prête pour l'hiver. Mettez-la en état de bien rouler cet hiver.

- Pour DEMARRER RAPIDEMENT — pour PREVENIR L'USURE. Faites remplir votre carter, après un bon nettoyage, avec une huile à moteur Red Indian spéciale pour l'hiver.

- Pour PROTEGER LES ENGRENAGES. Faites remplacer la graisse de votre différentiel et de votre boîte des vitesses par la "Sub-zero Gearlife" Red Indian.

- Pour PROTEGER VOTRE RADIATEUR. Ajoutez de l'Ethylène Glycol Red Indian.



—Un antigel concentré

—Ne bout pas

—Ne s'évapore pas

—Dure tout l'hiver

—Empêche la rouille et la corrosion

—Assure une protection complète jusqu'à 50 degrés sous zéro.

McCOLL - FRONTENAC

OIL COMPANY, LIMITED

La Boîte aux Lettres

MLLE C. D. — Comme vous avez pu le constater le mois dernier, une autre correspondante a répondu à cette question. Veuillez croire que votre collaboration n'en est pas moins appréciée. Vous avez sans doute des questions à poser, vous aussi . . .

OLGA. — Jean Servais est célibataire et la rumeur n'annonce pas encore son mariage. Né à Anvers (Belgique) le 24 septembre 1912 ; mesure cinq pieds onze pouces ; poids, 151 livres, mais ça peut varier . . . *Le Film* a publié sa photo en hors-texte récemment.

ADMIRATRICE DE WILLM. — Le meilleur conseil que je puisse vous donner est de ne plus songer à faire du cinéma ; c'est une illusion dangereuse. Il y a à Hollywood des milliers de jeunes filles jolies, aimables et bien douées qui doivent faire *tous* les métiers pour ne pas mourir de faim. Etudiez l'art dramatique si ça vous plaît ; mais le grand art c'est de ne pas courir les chimères — Oui, certainement, Pierre Richard-Willm (ou son secrétaire) répond aux lettres. A bientôt.

NINI. — La photo et la biographie de votre actrice française préférée paraîtront bientôt dans *Le Film* : une page entière pour elle ! — Les interprètes de *King of Jazz* (1930) étaient : **Paul Whiteman, John Boles, Laura LaPlante, Slim Sommerville.** Vous êtes la bienvenue.

NICOLÉTAIN. — Je suis heureux que vous vous intéressiez au *Film* au point de lui faire des suggestions. Celle que vous nous envoyez est excellente et je vous en remercie. Nous avons déjà fait des démarches pour obtenir ce que vous demandez, mais cela ne va pas facilement en raison des droits d'auteurs sur ces œuvres françaises ou américaines. Cependant, j'espère que *Le Film* réussira à obtenir les droits de reproduction, pour le plus grand plaisir de ses lecteurs. — Vos compliments sont acceptés avec toute la modestie voulue !

ADMIRATRICE DE TINO. — Charles Farrell a paru dans un film Universal en 1935 : *Fighting Youth.* Comme vous savez, il est marié à Virginia Valli. Nous le reverrons sans doute dans un ou deux films au cours de la présente saison. J'ignore si Tino Rossi doit venir au Canada ; toutefois la chose est fort possible, car le grand chanteur n'étant sous contrat avec aucune compagnie, fait souvent de grandes tournées en Europe. Dans *Le Film* de décembre vous aurez une belle photo autographiée de ce populaire artiste et sa biographie. Tino Rossi est marié et père de deux fillettes. Puisque la *Boîte aux Lettres* vous intéresse, ne manquez pas d'y revenir.

MAGDA. — Vous êtes aussi curieuse que moi puisque vous avez écrit plusieurs fois ; c'est sans reproches, vous savez ; au contraire ! — Vous pouvez adresser aux studios 20th Century-Fox vos lettres pour Ralph Bellamy. Les derniers films de cet artiste sont : *The Wedding Night, Eight Bells, Gigolette, Hands Across the Table, Navy Wife, The Walking Dead. Man Hunt, San Francisco Nights.* — Walker Abel est sous contrat à la RKO Radio Pictures, Hollywood. Parmi ses films de 1936, *Two in the dark* et *The lady consents.* A bientôt, j'espère.

MARGUERITE G. — Oui, Albert Préjean est marié, mais sans enfant. — C'est bien cet Alibert qui jouait dans *Gamin de Paris.* A bientôt, belle Montréalaise.

■ ■ ■

LES LEÇONS DE DANSE D'ALVAREZ

Nous tenons à prévenir tous nos lecteurs et lectrices que la chose intéresse que le professeur Alvarez, notre nouveau collaborateur, reprendra dans *Le Film* de décembre ses leçons de danse.

Le deuxième rapport de notre enquête

La vogue est vraiment au cinéma français

Du 5 au 19 septembre, nous avons reçu, ainsi que nous le disions dans *Le Film* d'octobre, 632 réponses à notre enquête sur le cinéma américain et français, soit 476 en faveur du cinéma français et 152 pour le cinéma américain. Du 19 septembre au 15 octobre, les 624 réponses reçues se répartissent ainsi : cinéma français 444 — cinéma américain 180. *Le cinéma français l'emporte donc sur le cinéma américain par un total de 920 voix contre 332 pour le cinéma américain.*

Nous avons de nouveau tiré au sort les réponses reçues du 20 septembre au 15 octobre. Les CINQ gagnants et gagnantes d'un abonnement d'un an *Film* sont les suivants :

M. VICTOR TURCOTTE,
Baie de Comeau, comté de Saguenay, P. Q.

Mlle CLAIRE BLAIS,
Le Pont de Québec, P. Q.

M. ROLAND BOILY,
Cabano, comté de Témiscouata, P. Q.

Mlle CLAIRE GUILLETTE,
Granby, Route Rurale No 5, P. Q.

Mlle PAULINE GIRARD,
6303, rue Saint-Denis, Montréal, P. Q.



On prédit à JAMES STEWART *un aussi brillant avenir qu'à Robert Taylor.*

La *Mode* des Planchers . . .
. . . Pour La Maison Moderne

LINOLÉUM DOMINION



Un intérieur canadien moderne montrant une installation typique de Linoléum Dominion.

AYEZ DE MAGNIFIQUES PLANCHERS

Les planchers en linoléum sont les plus faciles à entretenir. Pas de fini coûteux . . . Le grattoir et le papier de verre sont inutiles. Employez tout simplement la CIRE Dominion ou une autre marque de qualité. Nous fournissons sur demande une brochurette concernant l'entretien du linoléum.

QUE vous construisiez une nouvelle maison ou que vous modernisiez votre demeure, le linoléum y introduira le style de notre époque. Les planchers en linoléum sont peu coûteux ; ils sont faciles à entretenir et sont établis pour s'harmoniser avec presque tous les motifs décoratifs en raison de la grande variété des dessins et du nombre infini de patrons éclatants. Voyez votre maison d'ameublements dès aujourd'hui afin d'installer des planchers durables en Linoléum Dominion.

DOMINION OILCLOTH & LINOLEUM CO. LIMITED MONTREAL

